SOUVENIRS D'ENFANCE À PALMAROLLE

UNE IDÉE ORIGINALE
DE
LOUISA NICOL

ÉDITION
GALERIE SANG-NEUF-ART

TOUS LES RÉCITS DE CE LIVRE SE DÉROULENT À PALMAROLLE, UN VILLAGE BIEN RÉEL, NOTRE VILLAGE NATAL.

La consonance méditérranéenne de son nom pourrait faire croire qu'il se situe à quelques kilomètres de Marseille... Il en est pourtant bien loin ! Pour parodier Tintin, Palmarolle se trouve à 7 777 kilomètres à l'Ouest de cette ville méditérranéenne, au Québec, en Abitibi, un peu au sud de La Sarre, dans le croissant vert à l'Est du lac Abitibi. Trois Rivières viennent se jeter dans le lac, tout proche du village : La Dagenais, qui prend sa source dans les vallons un peu plus à l'Est, est la plus importante car elle traverse le village au centre ; la rivière Caché qui porte bien son nom puisque nous ne pouvons l'apercevoir du lac. Son embouchure est complètement tapie dans les roseaux où nichent de nombreux canards noirs et des oies sauvages. À l'orée des bois environnants les perdrix se réchauffent au soleil et dans les champs parmi les vaches, près des flaques d'eau, les poules d'eau et les pluviers kildir se gavent de leurs mets favoris ; la rivière La Sarre, elle, vient barrer le bout du rang dix tout au nord du Canton.

En fait, Palmarolle doit son nom, comme c'est le cas pour la plupart des villages de cette partie de l'Abitibi, à un officier du régiment de La Sarre faisant partie de l'armée de Montcalm.

Les premiers colons arrivèrent dans cette région vers 1910, en même temps que se développait la voie ferrée transcanadienne qui allait vers l'ouest. Le village, érigé dans les courbes sinueuses de la rivière Dagenais, fut fondé en 1926 lors de la deuxième vague de colonisation (1916-1926) appelée « période d'enracinement ». L'Abitibi était jeune et tournée vers l'avenir.

Aujourd'hui, Palmarolle, qui compte 1 750 habitants incluant ceux de la campagne environnante, est, grâce à l'agriculture, un village prospère. Le savoir-faire des cultivateurs se transmet de génération en génération depuis qu'ils sont venus des comtés de Beauce, de Bellechasse, de Champlain, de Dorchester, de l'Islet, de Montmagny et de Portneuf. Les Palmarollois sont toujours de véritables terriens ou des filles et des fils de cultivateurs.

PROLOGUE

SOUVENIRS D'ENFANCE À PALMAROLLE

Plusieurs des Palmarollois résidents permanents s'interrogeront sur notre attachement à notre village natal. L'éloignement est le prix à payer pour connaître et mettre à l'épreuve cet amour qui nous lie à lui C'est cet éloignement qu'ont connu tous les participants à ce livre hommage.

Ils représentent la « Diaspora de Palmarolle », ayant tous quitté le village pour des études ou un travail, ils se sont établis plus ou moins loin.

Chacun d'eux s'est accompli dans son domaine respectif. Tous comprennent les sentiments des immigrants et des exilés, car souvent ils éprouvent la même nostalgie de la terre natale.

L'éloignement, par le temps ou l'espace, a permis sans doute de créer la tension nécessaire pour faire jaillir ces différentes histoires rédigées dans un style très spontané. Certains abordent leurs souvenirs d'enfance avec réalisme, d'autres avec mélancolie. Cette plongée dans la mémoire aura permis à chacun de renouer avec ses racines et, ainsi, de faire resurgir tout un monde qui nous semble aujourd'hui à la fois naïf et candide.

Ce livre illustre ces rêveries... car, que faisons-nous de plus que de réaliser nos rêves d'enfant ?

LE LIVRE COMPREND LES SOUVENIRS D'ENFANCE DE :

Éliette Aubin
Louis Beaudoin
Carmelle Bégin
Monique Bégin
Raymond Marius Boucher
Richard Dubé
Vincent Fortier
Clément Godbout
Lauraine Goulet
Ghislain Hénault
Thérèse Lapointe
Anne-Marie Lemieux
Ginette Nicol
Louisa Nicol
Léandre Normand
Roch Paradis
Ghislain Théberge
Cécile Turcotte
Rogatien Vachon

LES PHOTOGRAPHIES

Les photographies qui illustrent ce livre – Souvenirs d'enfance à Palmarolle - ont été sélectionnées parmi de nombreuses diapositives et photographies réalisées par Louisa Nicol lors de ses séjours à Palmarolle, et ce, depuis 30 ans.

Depuis 1969, les campagnes, le village, la rivière Dagenais, et surtout les cieux de Palmarolle, ont su l'inspirer.

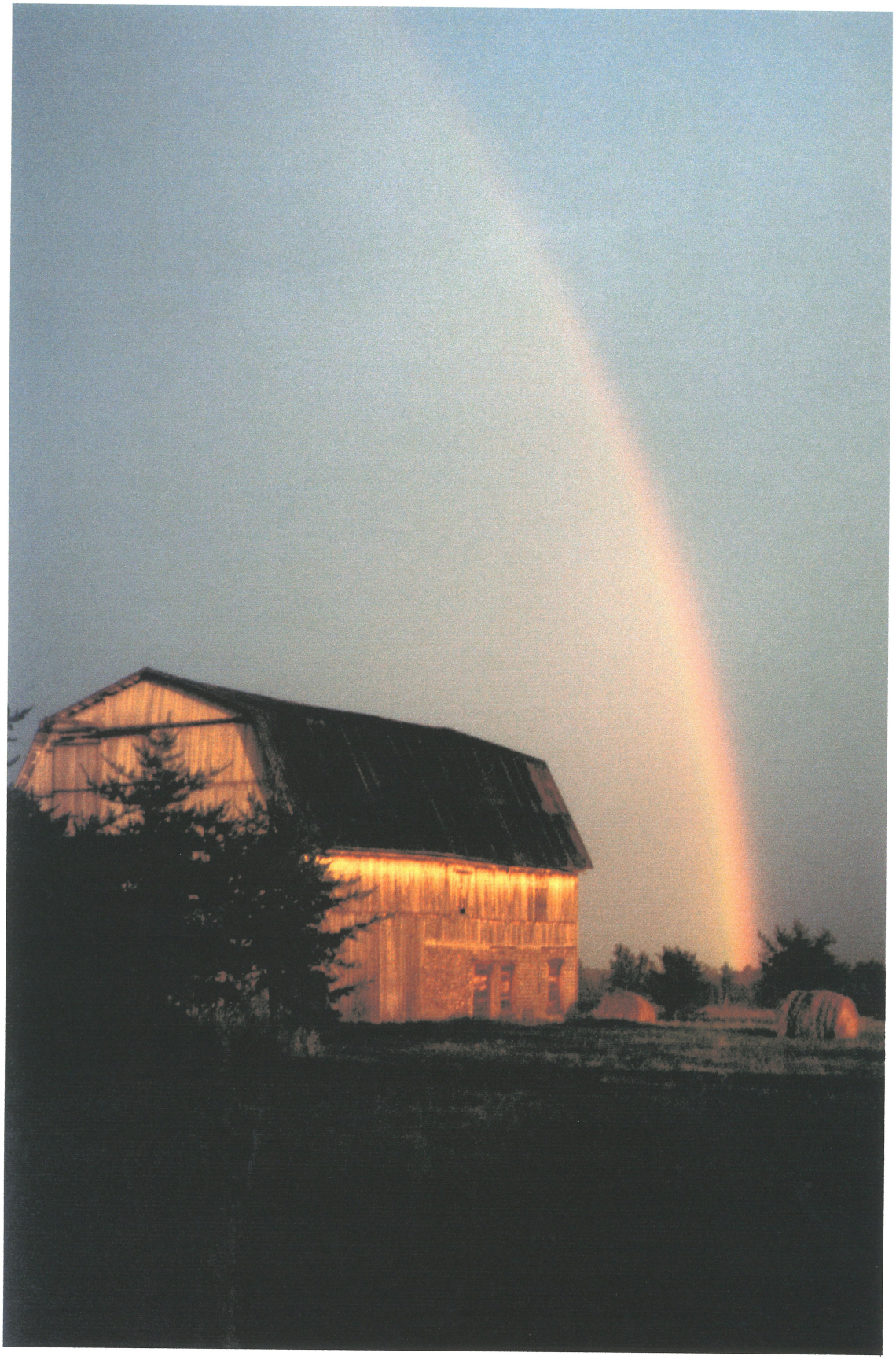
La qualité de la lumière y est comparable à celle de Paris et, pour citer un ami natif aussi de Palmarolle, Laurier Dubé : «Ces champs évoquent ceux de la Loire».

Cette sélection a été faite dans le but de faire connaître quelques lieux du village, davantage comme atmosphère ou poésie que comme descriptions réalistes.

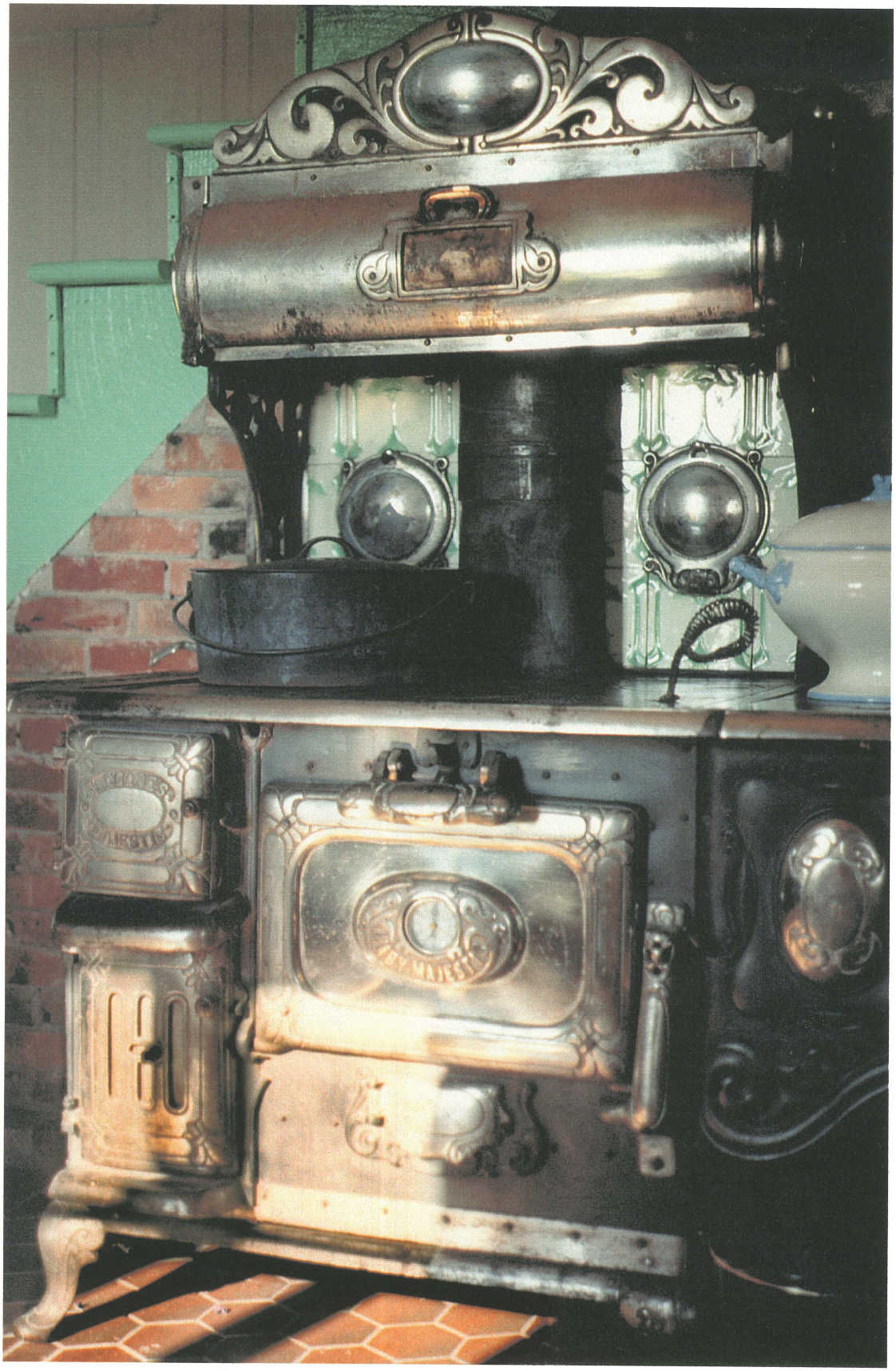
Comment, en quinze photographies, résumer le charme, la paix, la géographie discrète de Palmarolle?

LISTE DES PHOTOS

Le vieux presbytère	*1969*
Ah les vaches !	*1971*
La maison du colon	*1972*
Le jardin de givre	*1978*
L'arc en soir	*1989*
En souvenir de tante Marie	*1992*
Vue du pont fleuri	*1993*
Le village de meules	*1994*
Les curieuses dans le brouillard	*1997*
Les pionniers	*1997*
Ciel ! mon Abitibi	*1998*
Loup y es tu ?	*1998*
Au bord de la Dagenais	*1999*
Les tournesols tout autour	*2000*
Une galerie d'art dans la forge	*2000*



24/45 L'arc en noir Louisa Michel



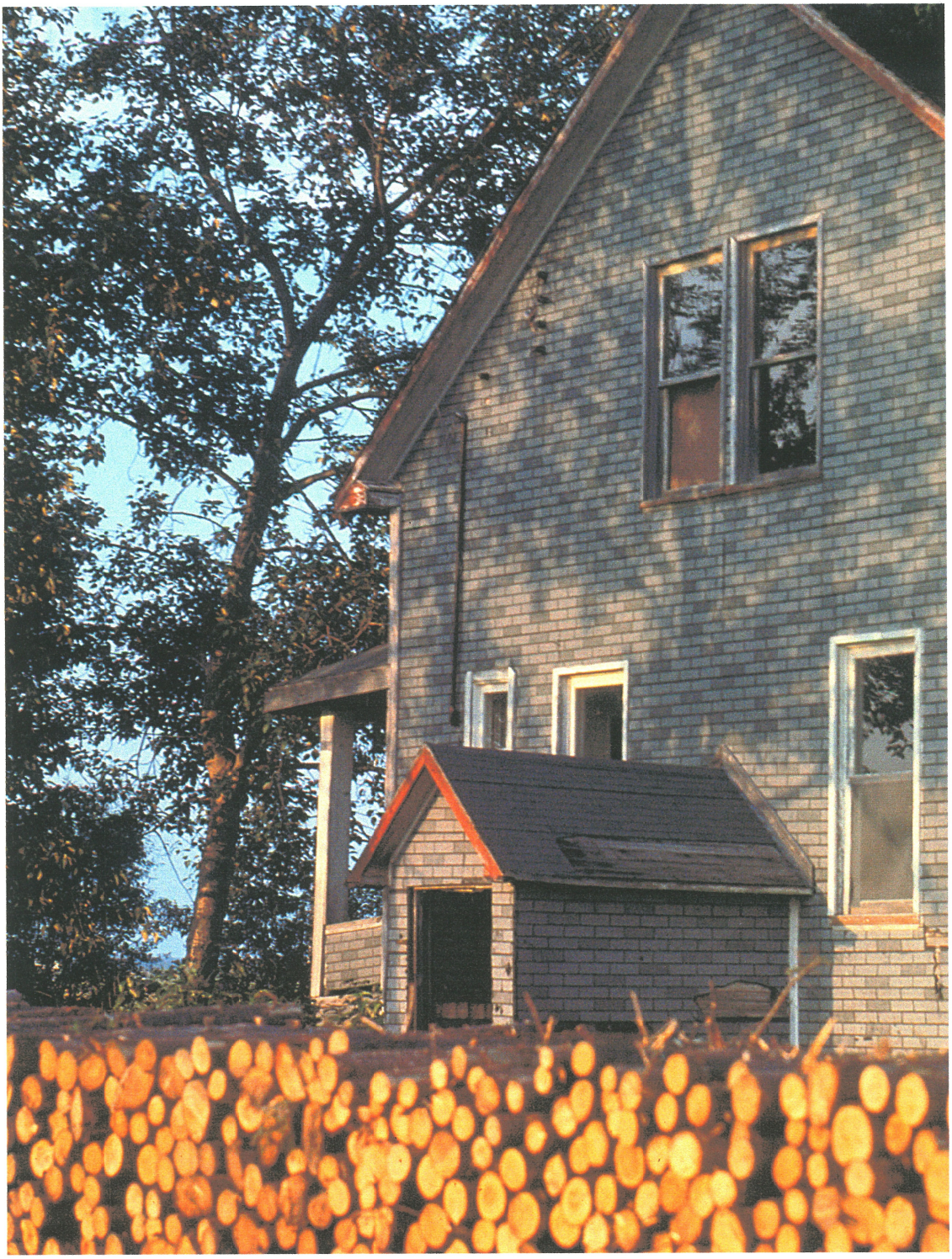
24/75 en souvenir de tante Marie Louisa Miel



24/75 Une galerie d'art dans la forge Louise Nevelson



24/75 Ciel mon Abitibi louisa nicol



24/75 La maison du colon Louisa Nicol



24/75

Les pionniers

Louise Nicol



24/75 Le jardin de givre Louisa Nicol



24/75 Au bord de la Dagenais Louisa nicol



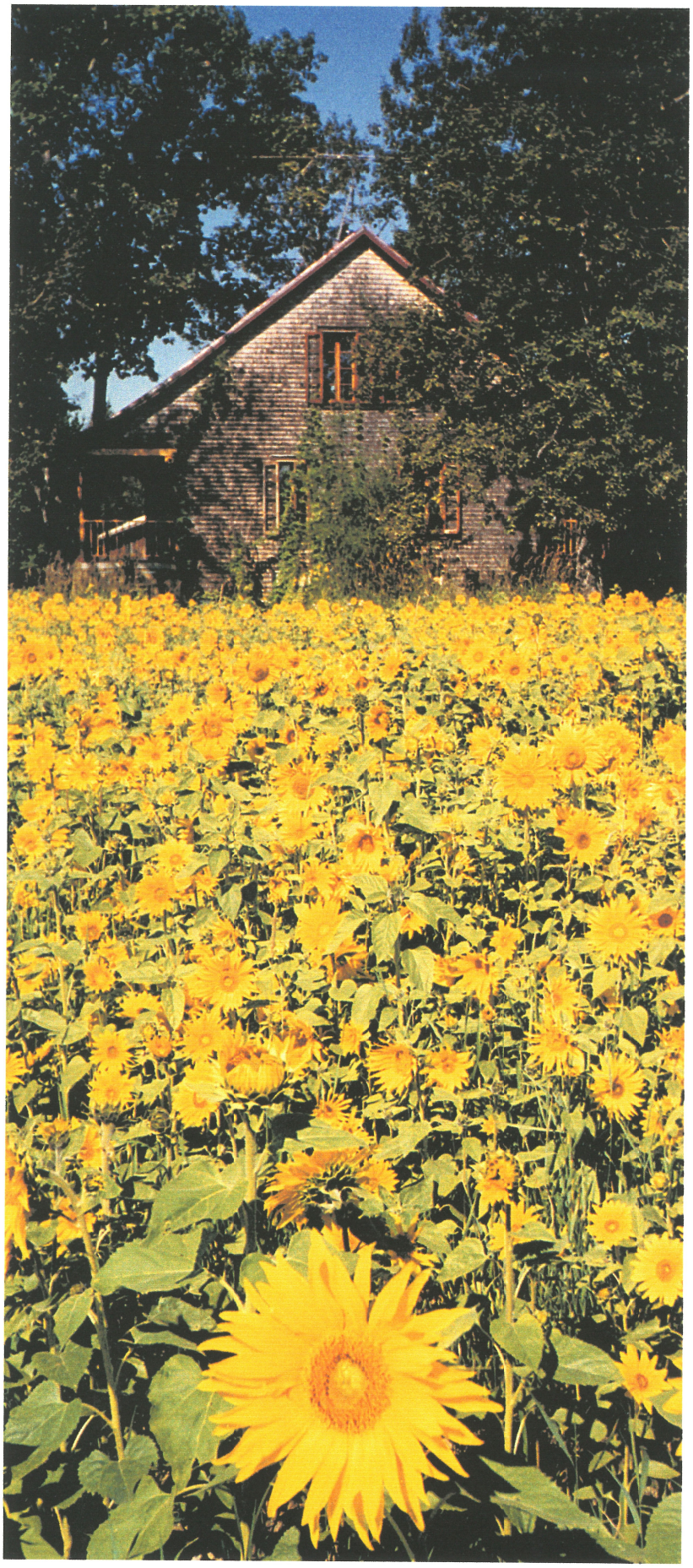
24/75

Les curieuses dans le brouillard

Louis Nicol



24/75 Le village de meules Louis Nicol



24/95 Tournesols Tout autour Louis Nicol



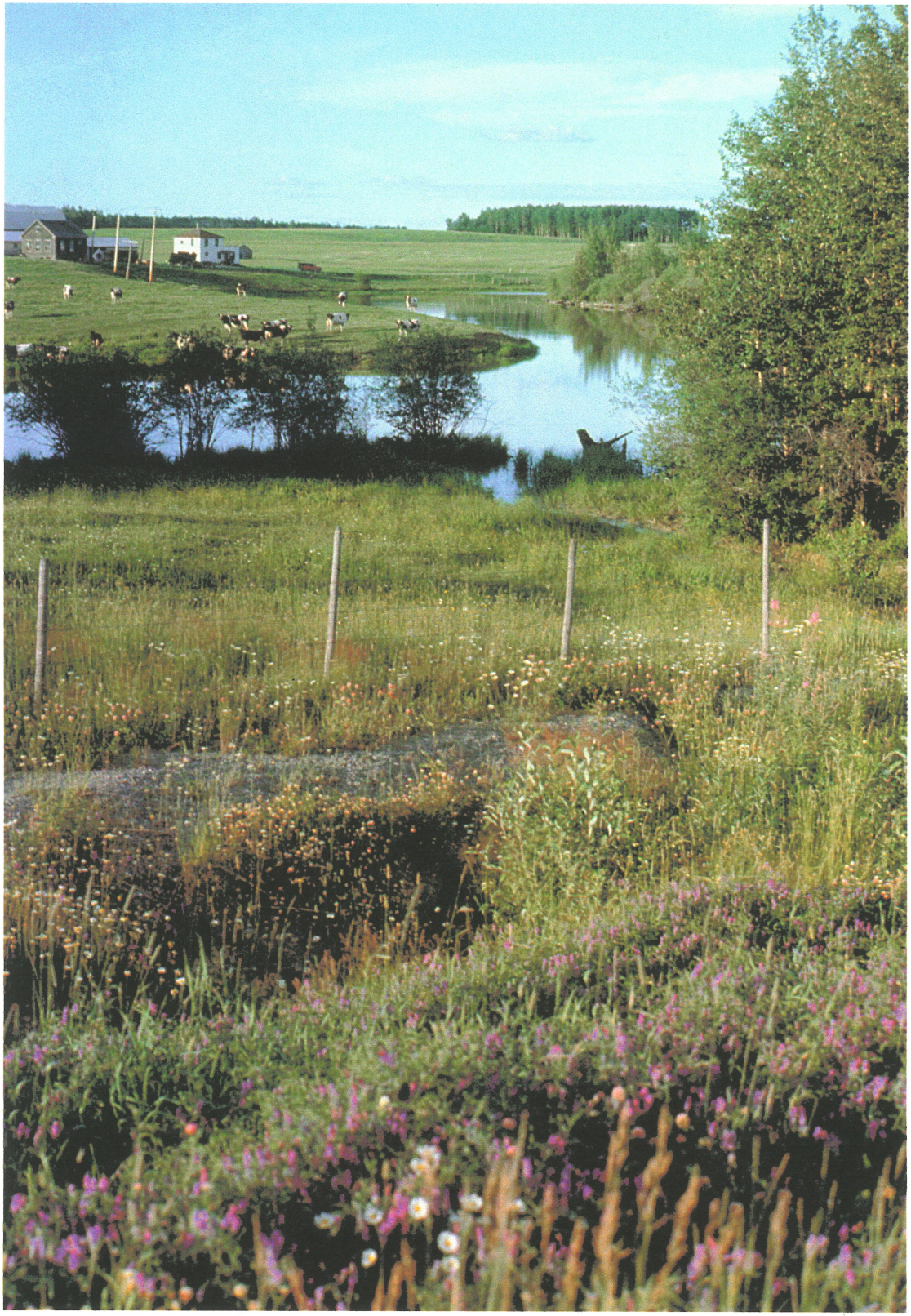
24/75

Le vieux presbytère

Louise Nicol



24/75



24/75 Ah! les vaches louisa nicol



24/75 Vue du pont fleuri Louise Noël



Souvenirs d'enfance...

Éliette Aubin

LE GRAND DÉMÉNAGEMENT

Été 1963, rang 7. Debout sur une charrette, un encanteur s'époumone pendant que la foule présente fait monter les enchères. Pour nous, les enfants, qui suivons le spectacle des yeux, l'ambiance est celle d'une fête. J'ai 9 ans et depuis toujours tout ce qui sort de l'ordinaire me fascine : une tempête de neige, le creusage d'un puits... J'aime ce qui nous sort de la routine quotidienne. L'événement qui se tient chez nous ce jour-là va faire bien plus que de me sortir de la monotonie, il va me propulser dans une autre vie. L'encan met fin à notre vie « sur la terre », comme disent mes parents. Je vois passer entre les mains des nouveaux acquéreurs, outils, instruments aratoires, lampes à l'huile. Une page est tournée. Je ne comprendrai que plus tard comment ce déménagement s'inscrit dans l'histoire de l'agriculture au Québec. La Révolution verte força les petits cultivateurs d'alors à devenir « aussi gros que le bœuf » de la fable. C'était le début de la monoculture, l'agriculture devenait une industrie, il fallait grossir ou disparaître. Mon père, qui avait un second métier, choisit de vendre et de déménager au village où il exercerait son talent de menuisier.

Alors que notre mère quittait la mort dans l'âme ses animaux, Blanche, Caillette, Édéane, La Noire - les vaches qu'elle avait baptisées selon son habitude - pour moi, l'événement était annonciateur d'un grand changement : quitter la solitude du rang pour un ailleurs qui ne pourrait qu'être meilleur. Toute petite, sauf circonstances exceptionnelles, il m'était défendu d'aller jouer chez une voisine, la plus proche étant à un demi-mille, en raison du danger qu'aurait pu représenter le déplacement à pied dans le rang. Entourée de garçons, et peut-être aussi à cause de mon caractère, je m'inventais des jeux solitaires qui avaient l'avantage de stimuler mon imagination. Je recevais des amis imaginaires en leur servant des corn flakes en guise de chips, à l'exemple de ma mère je construisais des jouets avec tout ce qui me tombait sous la main : une boîte vide de cacao Fry's devenait un seau ou un sac à main, des Petits cochons se transformaient en animaux, j'assemblais des baies d'églantiers en un collier flamboyant. Néanmoins, le village m'apparaissait comme une sorte de porte vers l'aventure.

Photo : De gauche à droite, Laurette, Éliette, Claudette et Yoland assis sur la Pontiac.



Quelques jours plus tard, notre maison se mit en route vers le village. Grâce à une méthode mise au point par un inventeur de Palmarolle - monsieur Charlemagne Gobeil - la maison était arrachée à son solage et transportée vers son nouvel emplacement. Pas de boîtes à faire, pas de meubles à sortir, nous déménagions d'une seule pièce vers le village. Mon premier souvenir de cette arrivée sur la rue Principale, à part les voisins curieux qui observaient l'installation de cette maison roulante, est celui d'un accident. En courant alentour de la maison avec mon frère, je tombai sur une roche pointue qui me causa une profonde blessure. Le sang giclait alors que ma mère courait avec moi chez les voisins pour obtenir de l'aide, car l'eau n'était pas encore branchée chez nous. Ce fut notre premier contact avec les Breton, un vieux couple extrêmement sympathique. Monsieur et madame Breton me semblaient tous les deux des amoureux de la vie, deux joyeux lurons. Je les entends encore rire, assis sur la galerie d'en avant. Combien de fois nous ont-ils patiemment laissés rechercher un ballon perdu dans leur jardin !

Bien avant que les services d'eau et d'égout et tout ce qui faisait une vie normale soient installés, j'avais commencé mon exploration du village avec de nouvelles copines. Quand j'ai aperçu Dolorès Côté, qui habitait à deux maisons de chez nous, elle portait un short et une blouse sans manches, avec un motif de fraises. Elle fut ma première amie. Carole Côté, sa cousine, et Solange Vallières, la fille du boulanger, allaient aussi faire partie de mon groupe, en plus de Françoise Fortier qui venait de déménager, elle aussi, au village dans une rue nouvellement ouverte.

Le village de Palmarolle était notre véritable terrain de jeu. Les journées d'été se passaient en excursions d'un bord à l'autre. Derrière chez nous, il y avait l'abattoir où se déroulait l'encan d'animaux, un rituel qui nous fascinait malgré sa cruauté, et la boulangerie d'où on voyait sortir les pains et les brioches qui s'empilaient dans le camion de livraison, sans parler des petits gâteaux Vachon, un produit de la modernité qu'on ne consommait pas à la maison. Chanceux sans le savoir, nous étions encore adeptes des carrés aux dattes, du pudding au chocolat et des tartes de toutes sortes que préparait ma mère. Solange acceptait avec grand plaisir les galettes de maman, que je lui échangeais volontiers contre un Jos Louis !

Les odeurs, blotties dans ma mémoire, ouvrent la porte des souvenirs. S'il m'arrive de marcher dans le Vieux-Port de Montréal et de sentir une odeur de céréales brutes, je revois la meunerie... l'odeur de la meunerie de mon oncle Eugène ! Nous y achetions des biscuits mélangés que mon oncle importait à la caisse. En revenant sur nos pas, l'odeur changeait subitement pour celle de la laiterie. La caséine du lait nous prenait au nez, une odeur âcre, pas très agréable, mais qui témoignait de l'activité économique rurale de l'époque. Toute la production laitière du coin convergeait sur Palmarolle jusqu'au début des années 1970. Ces promenades de la journée, entrecoupées de jeux et de conversations de filles se transformaient le soir en jeux d'équipe. Après le souper, les jeunes, filles et garçons, se retrouvaient pour jouer à Police délivrance, à Bel abri bel étoile, au Drapeau. À quatre ou cinq familles comptant chacune 3 ou 4 enfants, les équipes étaient vite formées. C'est jusqu'au coucher du soleil, vers 10 heures, que nous nous amusions.

Cet été fut mémorable pour moi : mon apprentissage de la bicyclette que je partageais avec mon frère Ronald, des amitiés nouvelles, mes premiers shorts, symbole d'un affranchissement d'une vie plus traditionnelle, tout cela constituait une sorte d'entrée dans la modernité. Je ne serais pas de ceux qui se lanceraient dans le retour à la terre durant les années 1970 ! La vie au village, dans cette petite société si vivante, tout près du bois où on pouvait se construire des cabanes, me convenait parfaitement, mais l'Ailleurs m'attirerait toujours.



Éliette Aubin (aujourd'hui).

BIOGRAPHIE

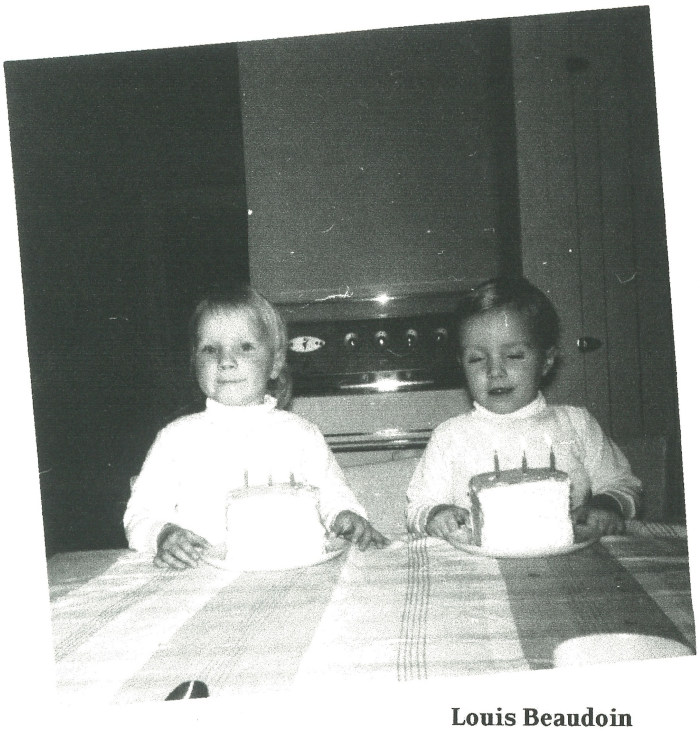
Éliette Aubin

Quelques années après le grand déménagement de toute la famille de Lorette Labonté et de Sylvio Aubin, ex-cultivateur et menuisier, Éliette Aubin décide de s'orienter vers le cinéma. Suite à une formation en communication à l'Université du Québec et à un apprentissage du cinéma sur le terrain, elle exerce, à partir de 1978, le métier de monteuse en documentaires. Ce travail lui permet d'allier ses deux intérêts majeurs : les préoccupations sociales et la création. Attirée par la réalisation, elle soumet en 1986 un projet de documentaire à l'ONF dans le cadre du concours Dziga Vertov. C'est *La Cigogne technologique* qui marquera le coup d'envoi de sa carrière de réalisatrice. Film dérangeant qui débusque la réalité cachée derrière les succès apparents de la fécondation in vitro, le film est présenté au Festival International de Rouyn-Noranda et au Festival de Créteil en France. Le parcours professionnel d'Éliette l'amène, comme réalisatrice, à travailler avec le médium vidéo. Elle continue de collaborer à plusieurs films comme monteuse et acquiert une formation de montage sur ordinateur (systèmeAVID). Pour elle, le cinéma est tout à la fois outil de découverte, d'expérimentation et de compréhension de l'humain et du monde. Elle réalise à la pige des séries documentaires pour la télévision, les plus récentes étant *Oppression* (Télé-Québec, 1999), et *Visez dans le mille ! - Driving Force* (TVA, octobre 2000).

Éliette a aussi réalisé un film sur ses grand-parents maternels, Josepha Labonté et son épouse, intitulé *Chantes si t'es capable !* en 1978. Ce film documentaire nous montre toute l'importance du chant et de la musique dans la vie des Labonté, des Fortier, des Aubin et des Asselin. Son travail actuel s'oriente vers une plus grande exploration visuelle dans le but de créer des documentaires de type expérimental et des vidéos d'art. En 1998, elle signait la co-réalisation et le montage de *L'Envolée Rome-Québec*, court métrage présenté au Festival International du Film sur l'Art.

« Je me promène avec ma caméra et je recueille des images dans mon environnement, le plus souvent dans la nature. Une forêt inondée par la crue printanière, un matin de brouillard, la lumière d'une fin de journée sur des buissons aux fruits rouges d'automne. Je me constitue ainsi une banque personnelle d'images ».

Éliette Aubin est membre de l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec, de la Sarteq et de la Cinémathèque québécoise.



Souvenirs d'enfance...

Louis Beaudoin

LE TRICYCLE ET LA LIBERTÉ

« Vous avez mis vos chapeaux, les enfants ? », nous demande maman avant que Louise et moi franchissions la porte. Nous répondons d'un son qui ressemblait à un oui en nous précipitant dehors. Bien sûr que oui, car depuis l'anniversaire des jumeaux, je ne quitte plus jamais la super casquette que l'on m'a offerte pour mes trois ans, puisqu'elle est la chose la plus extraordinaire qui me soit arrivée dans ma courte vie (exception faite du trésor découvert dans le sous-sol et de la trappe ouvrant sur un autre monde derrière la maison, ou bien des castors volant aperçus l'hiver dernier). Elle a d'extraordinaire, cette casquette, le fait qu'elle peut changer de couleur à volonté afin de transmettre l'information dite essentielle à tout enfant, un code de conduite tout en couleur :

Le rouge : y faut que ça bouge
L'oranger : silence, ne pas déranger
Le vert : pour voler dans l'air
Le bleu : je peux faire tout ce que je veux

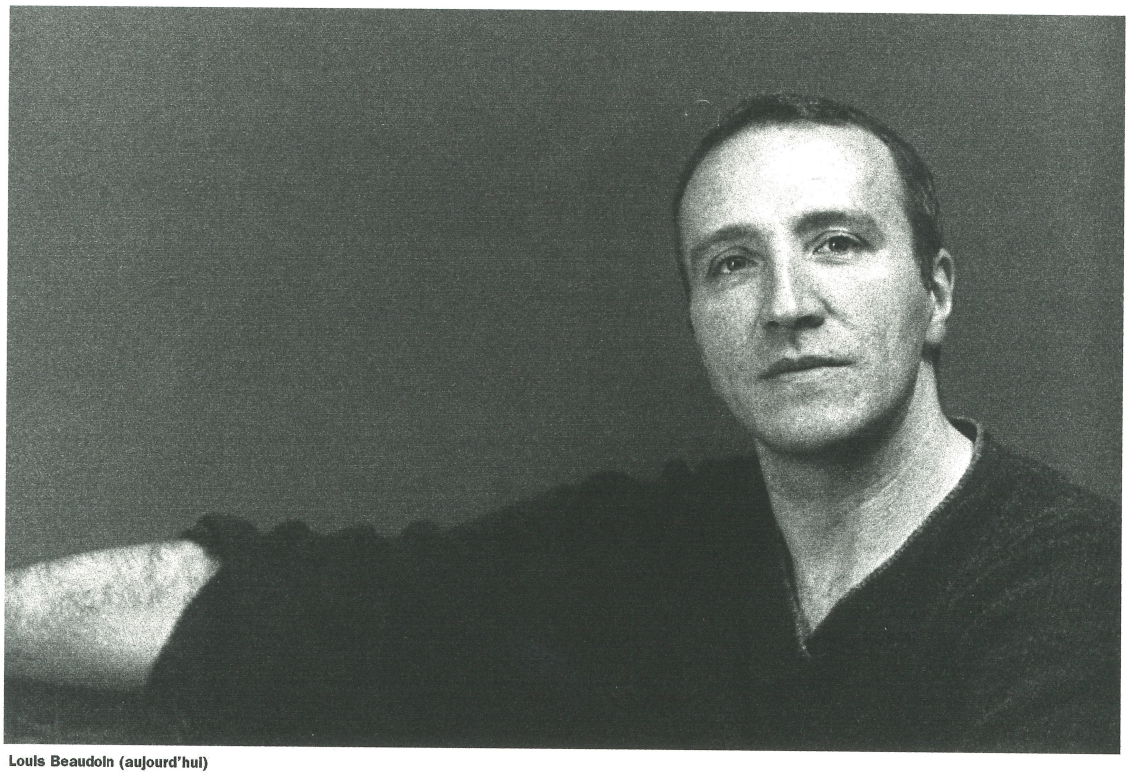
Le bleu étant la couleur du jour, que faire ? Les cabanes sont déjà escaladées, la grange, explorée, il ne nous reste plus que l'aventure. D'un commun accord, nous sautons sur nos tricycles et répondons à l'appel de la route, tout en sachant très bien que le règlement nous l'interdit, mais le code, lui, est clair : tout ce qu'on veut on peut le faire. Nous franchissons donc cette limite invisible, de la cour à la route, et nous nous retrouvons dans cet endroit où les règles du jeu ne sont plus tout à fait les mêmes, mais qu'importe, la route nous appartient. Première fugue à l'horizon !

Nous voilà à pédaler tranquillement sur le rythme hypnotique des grillons qui nous répètent sans cesse et à l'unisson : plus vite, plus vite, plus vite... Nous suivons le conseil et, en un rien de temps, nous dépassons la demeure du troisième voisin, notre oncle Alexandre, sans incident majeur, sinon l'attaque sournoise de la marmotte des « calvettes ». Soudainement, le chant des grillons se modifie, devient menace et nous crie : « Qu'est-ce que vous faites là, les enfants ? Mais, où allez-vous donc ? Louise et Louis, arrêtez-vous tout de suite... ». Ces cris nous poussent à aller de plus en plus vite, d'autant plus que nous sentons une présence derrière nous. Impossible de rebrousser chemin pour nous réfugier chez notre oncle, continuons jusque chez les Boulet (les quatrième voisins). À ce moment, une main s'abat sur nos épaules et le regard sévère d'une mère - la nôtre - nous domine et nous demande : « Qu'est-ce que vous faites là tout seuls dans le chemin ? ». Nous lui répondons que nous y sommes pour rien puisque la caquette est bleue. L'étonnement que je lis dans ses yeux me force à enlever ce couvre-chef pour constater qu'il est devenu :

Gris : la couleur du bris.

Courte fugue, longue punition. Il ne nous reste plus qu'à être patients et à espérer le prochain jour de pluie pour pouvoir revêtir nos super impers verts !

Photo : Louise et Louis – enfants d'Angéline Depont et Roland Beaudoin.



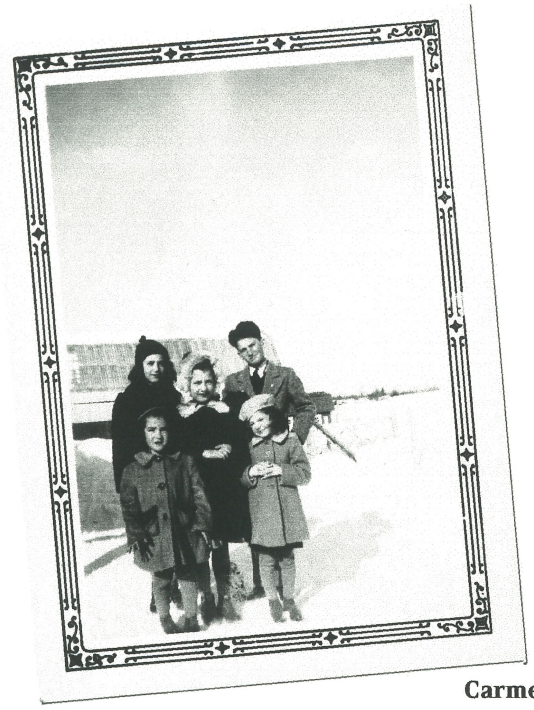
Louis Beaudoin (aujourd'hui)

BIOGRAPHIE

Louis Beaudoin

C'est dans le « petit huit » que Louis et sa jumelle Louise grandissent sous les regards attendris de leur mère, Angéline Depont, et de leur père, Roland. Après les années d'école à Palmarolle, Louis Beaudoin gradue de l'Université Concordia en 1992 après quatre années d'études spécialisées en scénographie, entrecoupées de travaux d'étudiant en tant que concepteur et peintre scénique. Il s'ensuivit cinq ans de travail effréné comme concepteur de décors, de costumes et d'éclairages, au théâtre, au cinéma, à la télévision et en vidéo. Durant cette période, l'exploration de la peinture scénique occupe toujours une place importante dans la démarche de Louis Beaudoin, ce qui aura une influence directe sur son travail conceptuel, car pendant plusieurs années, cette forme de peinture fut une constante qui appuyait, sinon dominait, ses oeuvres. En 1997, cette recherche l'amène à l'enseignement à l'École Nationale de Théâtre du Canada, où il sensibilise les jeunes scénographes et peintres scéniques à l'influence de ce médium sur l'esthétisme du théâtre canadien. Au rôle de professeur, s'est greffé celui de conférencier à différents congrès.

Le concepteur a lui aussi bénéficié d'une visibilité canadienne : Depuis le début de sa pratique, il œuvre d'un océan à l'autre, sur des projets de toutes sortes et de plus en plus importants. Le dernier en date est la conception d'un immense théâtre mobile pour un stade de 20 000 places, ainsi que les décors et les accessoires, l'ont occupé au cours des trois dernières années. Cet événement, qui attire une foule considérable, est le Grand Standshow of the Calgary Stampede and Exhibition.



Souvenirs d'enfance...

Carmelle Bégin

L'ORGUE CASAVANT DE L'ÉGLISE DE PALMAROLLE

Qui aurait cru, il y a 50 ans, que l'orgue de la vieille église marquerait ma vie à ce point ? Certainement pas moi, car, à chaque fois que le dimanche on m'emmenait à la messe et que les Sœurs de l'Assomption en jouaient, je me mettais à pleurer. Il faut croire que cet instrument un peu monstrueux qu'est un orgue d'église provoquait chez moi des émotions intenses. Il résonnait si fort dans les voûtes de cette immense structure. L'orgue n'a jamais été mon instrument préféré mais il fut omniprésent dans mon éducation musicale.

Ma vie d'adolescente fut rythmée par les leçons hebdomadaires de piano. Avec la régularité du métronome, elles encadraient mes activités des jours d'école : pratique le matin avant le début des classes et pratique le soir avant le retour à la maison, leçon de piano par la sœur musicienne une fois par semaine. En écrivant ces lignes, je me remémore un rêve que je fais souvent et au cours duquel je n'ose pas me présenter à ma leçon de piano car je n'ai pas suffisamment pratiqué... On avait aussi la recette pour nous inculquer des sentiments de culpabilité !

À un moment donné, une nouvelle école fut construite dans le village. C'est de celle-ci dont j'ai le souvenir le plus clair. L'une des salles de pratique était adossée à la chapelle où parfois, on nous amenait faire nos prières. Je me souviens avec délice de ces moments à la chapelle où sœur Noëlla jouait au piano un morceau de Brahms que j'adorais. Elle reprenait un passage difficile et magnifique dont j'entends encore la mélodie. C'est sûrement à cause d'elle et de son enseignement que j'ai poursuivi dans cette voie et que j'ai pu avoir des activités professionnelles reliées à la musique.

Plus tard, l'église de Palmarolle fut démolie et remplacée par une autre à l'architecture moins traditionnelle. L'orgue en perdit sa grandeur. Finie la vue sur le jubé où les tuyaux énormes dominaient toute l'assemblée. Fini le ronflement sonore amplifié par la haute voûte de la nef. Finies les majestueuses envolées dans les fumées d'encens lors des cérémonies de Pâques ou de Noël. Dans la nouvelle église, on fit une bien petite place à cet instrument qui m'apparaissait gigantesque, mais qu'on réussit à faire entrer dans un tout petit coin.

Était-il si grand cet orgue Casavant ? Encore aujourd'hui, s'il m'arrive de pénétrer dans une église où on joue de l'orgue, ses vibrations m'étreignent. C'est un sentiment oppressant que je n'ai jamais trouvé agréable et c'est sûrement ce qui, dans mon enfance, provoquait l'inconfort à l'origine de mes larmes.

Aujourd'hui, quand je songe à cette période de bonheur que fut ma petite enfance à Palmarolle, c'est entre la maison et l'école que je me retrouve, mais c'est presque en passant le pont qu'a commencé l'aventure de la musique qui remplit toute ma vie.

Photo : Sur la ferme du rang 7 – en haut, de gauche à droite : Monique, Madeleine, Raymond; en bas, de gauche à droite : Carmelle, Lauraine (1949).



Carmelle Bégin — Ouagadougou, Burkina Faso (1998).

BIOGRAPHIE

CARMELLE BÉGIN

C'est dans les salles de musique de l'école élémentaire du village de Palmarolle que résonnait et montait la mélodie des pratiques au piano. Son père, Émilien, chantre à l'église, et sa mère, Simone Montreuil, voyaient éclore son talent. Quelques années plus tard, au pensionnat d'Amos, tout en poursuivant ses études de piano, Carmelle apprend le violoncelle. Lors d'un concours des Jeunesses musicales, elle obtient une bourse pour faire un séjour au Camp des Jeunesses musicales du Mont Orford où elle apprend la direction d'orchestre. Mais c'est à Paris, en 1970, que son avenir se décidera. En effet, après un baccalauréat et une licence en musique à l'Université de Montréal, le Conseil des Arts du Canada lui accorde une bourse d'études de doctorat. Elle fréquente ainsi l'Université de Paris VIII et d'autres facultés où se donnent des cours d'ethnomusicologie.

De retour au Québec en 1975, elle obtient un emploi au Musée de l'Homme comme ethnomusicologue et en 1979, présente sa thèse de doctorat à l'Université de Montréal où elle obtient le titre de docteur en ethnomusicologie. Carmelle est aujourd'hui encore au Musée canadien des civilisations où elle agit comme conservatrice du programme d'ethnomusicologie et comme conservatrice en chef de la Division des Études culturelles. À ce titre, elle signe plusieurs livres et articles dont *Opus, la facture instrumentale au Canada*, un livre qui accompagnait l'exposition du même nom, inaugurée en 1992, portant sur la fabrication des instruments de musique au Canada. Sa dernière exposition, *Résonance, Patrimoine musical de la Francophonie*, fut inaugurée en mai 2001. Elle met en évidence l'importance de la musique dans la vie quotidienne des peuples francophones à travers le monde.

Aujourd'hui, Carmelle vit à Gatineau. Elle est la mère de Thomas, jeune P.-D. G. de Dwala Productions inc., une compagnie dont le champ d'activité est la production de documents audiovisuels.



Souvenirs d'enfance...

Monique Bégin

Comme un tableau de Bruegel

De mon enfance, j'ai peu de souvenirs précis, peu de faits amusants à raconter ; les jours s'écoulaient sans histoire, me semble-t-il.

Je revois la maison blanche en bois avec sa grande galerie et mes parents occupés aux travaux quotidiens : ma mère dans la cuisine à faire des repas ou des conserves, ou bien de la couture pour nous, souvent dans « du vieux » ; mon père, lui, qui travaillait aux champ, parfois aidé de mon oncle Marie-Louis et de mes frères qui aimaient bien revenir à la grange, couchés sur le voyage de foin.

Je me souviens du plaisir que j'avais à me rendre au ruisseau où poussaient les iris bleus, à parcourir le sentier des vaches, quand j'avais la tâche d'aller les chercher dans le bois pour la traite du soir. Je me souviens aussi des belles cueillettes de petites fraises avec ma tante Yolande et mes sœurs...

L'été était une période joyeuse et sans soucis, en tout cas pour nous, les enfants.

Mais septembre arrivait vite et il fallait retourner à l'école... Tout l'automne nous faisions le trajet dans l'auto du curé et, quand la neige fermait la route, nous voyagions en voiture chauffée. De la fenêtre de la maison, nous voyions arriver les chevaux traînant une cabane sur skis surmontée d'une petite cheminée d'où s'échappait de la fumée. Quand on entrait dans la voiture, il faisait chaud. Monsieur Lebel, assis à l'intérieur, tenant les cordeaux qui passaient par des fentes percées sous la fenêtre, guidait son attelage. La chaleur rayonnait du petit poêle à bois installé au centre de la cabane. De chaque côté, deux grands bancs accueillaient les enfants du rang 7.

À l'époque, cela nous semblait bien normal d'être transportés à l'école de cette manière. Plusieurs années plus tard, quand je racontai ce souvenir d'enfance à mon mari, je compris que cette scène aurait pu sortir tout droit d'un tableau de Bruegel !

Photo : Entourant leur mère Simone, à gauche, Mariette; à droite, Marcelle tenant dans ses bras Carmelle; à l'avant, Madeleine, Monique et devant elle, Lauraine.



Monique Bégin (2001).

BIOGRAPHIE

Monique Bégin

Est-ce qu'une enfance à Palmarolle, entourée de sa mère, Simone Montreuil et de son père, Émilien, peut être le déclic de l'inspiration qui fait rêver aux beaux-arts ? C'est ce qui arriva à Monique car, dès le début des années 60, elle se consacre à la peinture. Son oeuvre reflète le caractère essentiel des lieux de vie qu'elle a connus : Montréal, d'abord, où elle a étudié son art, puis les terres de l'arrière-pays d'ici (l'Abitibi, les Laurentides) ou d'ailleurs (le Midi de la France, l'Ouest africain). Depuis quelques années, c'est la région du Bas-Saint-Laurent qu'elle a choisie d'habiter et qui est devenue sa principale source d'inspiration.

Sans faire des tableaux descriptifs, elle peint ce qui la frappe en dehors des détails anecdotiques. Au fil des saisons, par touches nuancées, elle évoque la présence du fleuve, du vent, avec parfois, à l'arrière-plan, les ondulations des montagnes.

À son retour de Provence, en 1996, elle exposait de petits tableaux tirés de son *Carnet de route* à la Galerie de l'Université du Québec à Rimouski. À nouveau, en 1999, elle y présentait ses œuvres des deux dernières années sous le titre de *Saisons de lumières*. Ces mêmes tableaux et plusieurs autres de la même cuvée furent exposés la même année à la Galerie Coup d'œil de Rimouski.

Une vie d'artiste comblée, une vie familiale riche auprès de son époux, Roger Langevin, et entourée de leurs merveilleux enfants... Que peut-on espérer de plus ?



Souvenirs d'enfance...

Raymond Marius Boucher

PERDU DANS L'ESPACE

Le soleil se levait très loin vers Ste-Rose-de-Poularies. Je pouvais le voir de loin, car notre maison était - et est toujours - très bien située pour admirer ce spectacle.

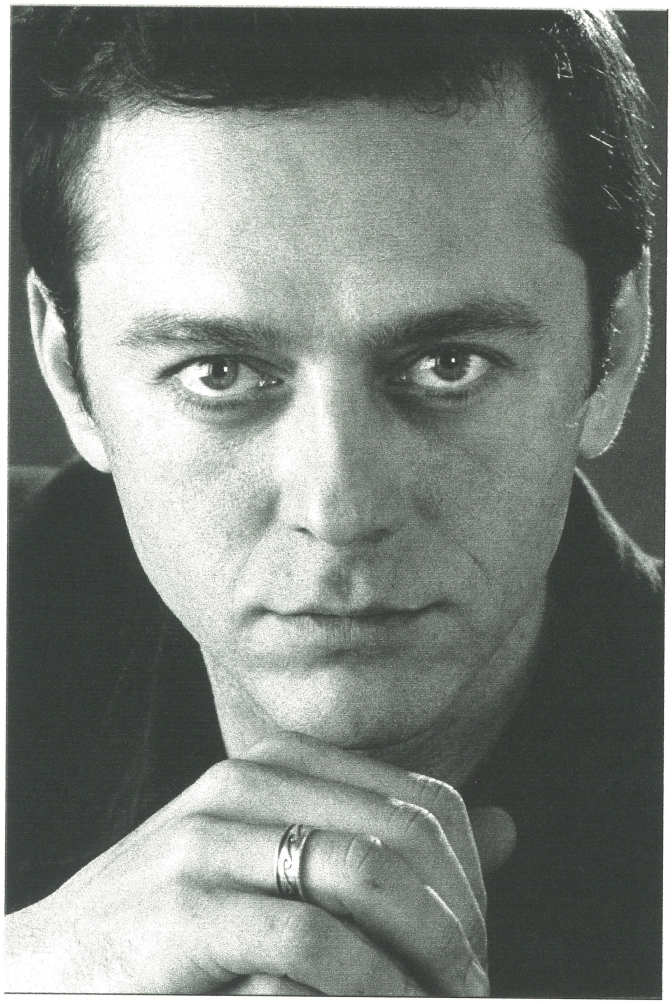
La maison que mon père, Georges Henri Boucher, acheta pour y établir notre famille, abritait auparavant l'école du rang 7, lot 54. Ma mère, Juliette, y avait étudié lorsqu'elle était jeune. La terre de son père, Raymond Leblond, étant tout à côté. Mon grand-père et ma grand-maman, Émilia Labrie, y eurent six enfants. Cette terre est toujours habitée par mon oncle Yvon et ma chère tante Carole. C'est d'ailleurs là que j'ai passé une partie de mon enfance, à jouer avec mes cousins, à faire les foins... avant que la grange ne soit détruite par les flammes.

Notre maison, qui a subi moult transformations avec les années, est située à l'orée d'une très grande forêt. Certainement la plus grande forêt de tout le rang si près des maisons. Nous n'avions pas de terre pour l'agriculture, car la forêt recelait un immense rocher à quelque quinze minutes de marche de la maison. C'est sans doute pour cette raison que l'école du rang y avait été érigée. Cette forêt était et reste extraordinaire à mes yeux. J'adorais m'y rendre et m'asseoir sur le plus haut point de ce cap de roche et regarder la cime des arbres et les terres si bien cultivées du rang 7. De là, je pouvais tout imaginer, tout entrevoir. Je me sentais vraiment privilégié, car j'étais à peu près le seul à avoir accès à tout cet espace. Par temps clair, on pouvait deviner le village qui se situe à environ cinq kilomètres plus loin. Ça sentait bon l'été. Ça sentait bon la campagne des vacances. L'air pur m'enivrait.

C'est dans cette forêt que je me suis senti bien petit par rapport au monde et très grand à la fois. J'étais persuadé d'avoir été le seul à voir d'aussi loin et d'aussi haut. L'espace m'enivrait. Un soir - je devais avoir 12 ou 13 ans - j'étais au lit et je ne pouvais trouver le sommeil. Il faisait très noir. Je me demandais ce que j'étais face à l'espace. Alors, dans le silence, je me suis représenté où j'étais, dans mon lit, dans notre maison, à Palmarolle, en Abitibi, au Québec, sur terre, dans la galaxie et plus loin et encore plus loin. Je touchais à l'infini. Après un moment, j'ai réagi. Je suis revenu à mon point de départ avec un sentiment de vertige. Un vertige délicieux. J'avais l'impression d'avoir vécu une expérience extraordinaire. J'ai réussi à quelques reprises à revivre le même voyage, et cela a fini par m'effrayer. L'espace était tellement infini, tellement mystérieux. J'ai donc arrêté, car j'avais eu l'impression que je pourrais m'y perdre et cela, je ne le voulais pas.

J'avais par contre découvert un univers que m'inspira ce ciel nordique, ce ciel boréal. J'ai donc été, pendant un moment, perdu dans l'espace.

Photo : Raymond Marius, Jude, Édith



Raymond Marius Boucher (2000)

BIOGRAPHIE

Raymond Marius Boucher

C'est dans les bras de sa mère, Juliette Leblond, et sous les regards de son père, Georges, que Raymond a grandi en rêvant. De l'école de Palmarolle à celle de Québec, en passant par des stages shakespeariens à Stratford, il complète ses études en scénographie à l'Université Concordia en 1988. Les metteurs en scène et les réalisateurs ne tardent pas à découvrir l'approche originale du concepteur de décors qu'est devenu Raymond Marius Boucher.

Au théâtre, Claude Poissant *(Le Triomphe de l'amour, Lorenzaccio, Les Caprices de Marianne)*, Lorraine Pintal *(Hedda Gabier, Tartuffe)*, Alice Ronfard *(Comme il vous plaira, Marie Stuart, Cyrano)*, André Brassard *(Mère Courage, Les Émigrés)*, Martine Beaulne *(Ogre)*, Martin Faucher*(Tout bas, si bas)*, Denise Guilbault *(Le Cryptogramme, l'Abdication)*, Michel Nadeau *(Jeanne et les anges)* n'ont pas hésité à lui confier la conception des décors de ces spectacles.

Même si des compagnies aussi prestigieuses que le Théâtre du Nouveau Monde, la Compagnie Jean-Duceppe, le Théâtre du Trident, le Théâtre du Rideau Vert, le Théâtre Denise-Pelletier, l'Espace Go, le Théâtre de Quat'Sous ou le Théâtre de la Manufacture ont régulièrement fait appel à la collaboration de Raymond Marius Boucher, il est demeuré fidèle à ceux qui lui ont fait confiance dès le début afin de mieux approfondir son travail d'exploration scénique. Raymond Marius Boucher a travaillé en continuité avec le Théâtre Le Clou *(Tu peux toujours danser, Jusqu'aux os, Au moment de sa disparition, Les trains)* et Pigeons International *(L'autre, Perdus dans les coquelicots, Du sang sur le cou du chat, Savage Love, L'Autre, Cruising Paradise)*, deux compagnies qui se sont fait remarquer par la qualité visuelle de leurs productions.

Les mises en nomination par l'Académie québécoise du Théâtre au Gala des Masques pour le meilleur décor de la saison 1994-1995, pour la production de l'Espace Go *(Le Triomphe de l'Amour)* et pour celui du meilleur décor de la saison 1995-1996, pour la production du Théâtre du Nouveau Monde *(Hedda Gabler)*, témoignent de la reconnaissance par le milieu théâtral de la contribution artistique de Raymond Marius Boucher. La critique, de son côté, a unanimement loué son apport à l'esthétique des pièces auxquelles il a collaboré en qualifiant son travail de « minutieux, harmonieux, somptueux et remarquable ».

Raymond Marius Boucher s'est également distingué dans d'autres secteurs culturels dont le cinéma et la télévision : *The Baroness and the pig*, un film produit par Media Principia et réalisé par Michael Mackenzie, *Impressions (Debussy)* et *Une âme immortelle (Beethoven)*, deux films sur les grands compositeurs produits par Ciné Qua Non, réalisés par Bernard Hébert ; les arts visuels : *Fou du Hockey*, une exposition proposée par le Musée de la Civilisation et *Le retour des trésors polonais* à Québec, et *Pier 21* de Michel Lemieux, un événement présenté à Halifax ; les variétés, *The color of my Love (Céline Dion)*, une production de CTV/Disney Chanel/Donald K. Donald, *Face à Face de Patrick Huard ;* et la danse : *Tristan/Iseult*, une création des Ballets Jazz de Montréal.

Raymond Marius Boucher est co-fondateur de la Galerie Sang-Neuf Art et a participé au Symposium *Hommage à Rosa Bonheur* (1999).



Souvenirs d'enfance...

Richard Dubé

C'ÉTAIT HIER À PALMAROLLE

« Je crois à la ressemblance inaliénable du cœur avec la terre originelle », disait Anne Hébert. Elle ajoutait qu'il faut parfois quitter son lieu de naissance et de première appartenance afin de mieux le redécouvrir et se l'approprier. Cinquante ans déjà ont passé depuis que j'ai quitté Palmarolle. Mon village natal demeure encore aujourd'hui un moment de bonheur, l'univers de ma petite enfance, ma première prise de contact avec le monde, ma terre de prédilection : un lieu privilégié entre tous.

Évoquer le nom de Palmarolle, c'est comme tirer à soi un long courant de mousse, plein de terre et d'odeurs. Les souvenirs remontent à la surface, la scène s'anime. Palmarolle, c'est la vie heureuse de jeunes enfants aimés, choyés par des parents engagés dans la vie sociale et communautaire, une vie trépidante au cœur du village, dans la maison familiale que nous avons toujours appelée le « Syndicat ». Palmarolle, c'est ma référence obligée, le terrain où j'ai appris la géographie, avant tout celle du village regroupé autour de l'église paroissiale et traversé par le ruban sinueux de la rivière Dagenais, avec comme trait d'union ce pont couvert, cauchemar de maman qui craignait l'eau et nous prodiguait sans cesse ses conseils de prudence. Au loin, à chaque extrémité du village, le paysage s'ouvrait sur la campagne. Mon apprentissage de l'arithmétique se confond avec celui des chiffres qui identifiaient les rangs : 3 et 4, 6 et 7, 8 et 9, des toponymes familiers qui résonnent à mes oreilles d'enfant et rappellent les familles Aubin, Bédard, Bégin, Fortier, Fortin, Labonté, Lagrange, Marcoux, Mercier, Nicol, Vachon et tant d'autres.

J'ai toujours en mémoire ce plan de mon village, celui de la fin des années 1940. Mais cette géographie est vivante. Les noms des résidants demeurent attachés à la maison ou au commerce qu'ils occupaient et chacun évoque un souvenir. Je revois, à l'entrée du village, en venant de La Sarre, le moulin à scie et ses belles talles de groseilles, la maison de la cousine maternelle Morissette, voisine de la résidence des grands-parents devenue le lieu de rencontre de la grande famille Dubé les dimanches après-midi. C'est là que je me suis intégré à ce clan sur lequel régnait ma grand-mère, une véritable matriarche accueillante et rieuse, sous l'œil inquisiteur de grand-père, un habile menuisier au tempérament réservé. Et, tout à côté, la maison de la famille Héras Richard. De l'autre côté de la rue, au fond près d'un boisé, le terrain de balle molle, un coin de jeux où l'oncle Jules Dubé, clerc de Saint-Viateur, regroupait les cousins et cousines pour leur raconter des histoires parfois effrayantes. Il savait faire surgir le loup qui prenait la poudre d'escampette à la vue de sa soutane noire et au bruit du long chapelet suspendu à son ceinturon. Devant chez les grands-parents se trouvait la maisonnette de Léontine Bernier et

Photo : Papa, maman et les trois plus vieux : Gaston devant papa, Louison au centre et Richard devant maman (vers 1945).

non loin derrière, le champ de fraises sauvages. Ah ! les petites fraises des champs et leur parfum de liberté ! Tout près, la famille de l'oncle Lucien habitait un magasin qui nous attirait avec sa vieille pompe à essence et ses larges vitrines.

Puis, dans l'ordre, se succédaient l'école du village, le couvent des Sœurs de l'Assomption, l'église, le presbytère et les bâtiments de ferme du curé Halde. À cette époque, la religion imprégnait la vie du village et ses rites en scandaient le quotidien. Mais pour un enfant, ces lieux représentaient des espaces de découverte, des occasions de sorties. La liturgie proposait des cérémonies dont le décor, les costumes et la musique nous inspiraient de vives impressions. Au sous-sol de l'église, après les vêpres et le salut du Saint-Sacrement, place aux divertissements : les premiers films, une petite opérette et surtout une pièce de théâtre jouée par des professionnels, Aurore l'enfant martyre. Que de larmes pour un enfant devant ces scènes barbares : forcer une petite fille à manger du savon et lui brûler le visage au fer à repasser ! C'est dans les coulisses qu'on parviendra à me consoler. À la fin de l'été, sous la bannière des fermières, les concours agricoles permettaient d'évaluer les primeurs et les plus beaux produits de la terre. Que de fiertés et surtout de rivalités. « Non, ces patates n'ont jamais été lavées, assurait le producteur, elles ont simplement été essuyées avec minutie et amour ». Mais le couperet des juges était tombé et le premier prix lui avait échappé !

Et comment évoquer le couvent et l'école dirigée par les religieuses sans mentionner la maîtresse de piano, la Méthode rose, et surtout ma première institutrice, sœur Saint-Fleur-de-Rome. J'ai souvenir des camarades de classe, des jeux scolaires et de l'émulation, des premiers bricolages et du papier à découper. Je revois ces maisonnettes à coquilles d'œuf colorées, ce ber miniature fait d'une boîte d'allumettes et cette Vierge dessinée à l'occasion de la proclamation du dogme de l'Assomption en 1950. La cour de récréation de l'école fourmille d'enfants qui s'affairent au jeu du mouchoir ou du drapeau. La cloche annonce déjà la reprise des classes. C'était hier au temps des certitudes et de nos premiers pas dans la vie.

De ce côté-ci du pont, tout autour du Syndicat, s'étendait notre territoire coutumier. Au bord de la rivière, à l'entrée près du pont, il y avait le magasin de madame Fortin, le bureau de poste, de gros bâtiments et un enclos d'élevage de renards. Des bribes de couleurs et de senteurs. Notre voisin immédiat, Laurent Côté, exploitait un hôtel. À l'arrière, divers bâtiments se succédaient dont un poulailler, celui qui allait abriter la poulette grise de la célèbre chanson de folklore. Il faut bien localiser ses rêves et ses découvertes ! En face du Syndicat, la maison des Vachon et au loin, celle de la famille Lebel avec son grand chaudron à brasser le savon du pays et sa voiture d'hiver couverte et chauffée, ancêtre du transport scolaire. Les autres maisons et commerces se succèdent avec ordre : d'un côté, le garage et la résidence des Nicol, la maison et la menuiserie des Bisier ; de l'autre, la forge et la maison des Marcoux, les résidences des Pelletier, des Bédard, des Bégin, des Gobeil et, presque à la sortie du village, ces autres Pelletier, une famille qui aimait le chant et la musique. Un village aux familles dont certaines sont apparentées aux Dubé.

Mais le véritable domaine de l'enfance, c'était le Syndicat et ses dépendances. La première maison au toit pointu avait été agrandie et nous occupions dorénavant l'étage du magasin. Plus qu'une maison familiale, c'était une halte, un lieu de rendez-vous et de passage, une agora, presque une place publique. Un escalier intérieur reliait la résidence au magasin et le long du couloir du grand appartement, des portes et des portes, des chambres à coucher, le va-et-vient continuel des pensionnaires et des visiteurs. Tout au bout, un salon joliment décoré, des tentures de velours brodé, de gros fauteuils profonds et confortables, le piano et un moïse bien installé au milieu de la place. Chaque année, un nouveau bébé. La grande cuisine faisait aussi office de salle à manger. Ces deux pièces baignaient dans la lumière que dispensaient les grandes fenêtres ouvrant sur la rue et sur la cour. De la cuisine, deux portes communiquaient avec le dehors, l'une donnait sur l'escalier extérieur et l'autre sur les hangars adjacents qui s'intégraient à un véritable complexe commercial : le Syndicat coopératif. Je revois les cordes de bois, les sacs de farine et de semences, le matériel agricole, l'entrepôt frigorifique où étaient suspendues les carcasses de porc, le bâtiment qui servait de glacière, l'enclos pour l'expédition des animaux vivants et la beurrerie avec ses célèbres barattes, nos premiers manèges plutôt salissants. Tout un monde à explorer et à découvrir en compagnie des adultes et des clients de la coopérative. Le rêve à portée de la main !

Un domaine, spécialement aménagé et clôturé, nous était réservé. C'était la cour à droite du Syndicat. Les parents avaient fait construire un trottoir de bois pour faciliter nos balades en voiturettes à pédales, de même qu'une balançoire et une petite maison de jeux qui, un jour, allait servir de grande cage à lapins.

Le magasin général grouillait de monde et regorgeait de produits. Il communiquait avec la Caisse populaire. J'ai souvenir des grands comptoirs et des tablettes remplies de denrées, en particulier des grosses boîtes de biscuits, des pots de bonbons et des meules de fromage. À l'occasion, nous succombions aux tentations gourmandes. Il faut cependant dire que maman surveillait nos déplacements. Je me rappelle d'un temps des Fêtes où je m'étais endormi à l'étage sur une grille permettant la circulation de la chaleur. Ce soir-là j'avais découvert les secrets du Père Noël et de ses auxiliaires. J'ai su dès lors que c'est dans un magasin général que logeait le Père Noël, qu'il aimait la musique, qu'il connaissait beaucoup de monde et qu'il était très familier avec papa.

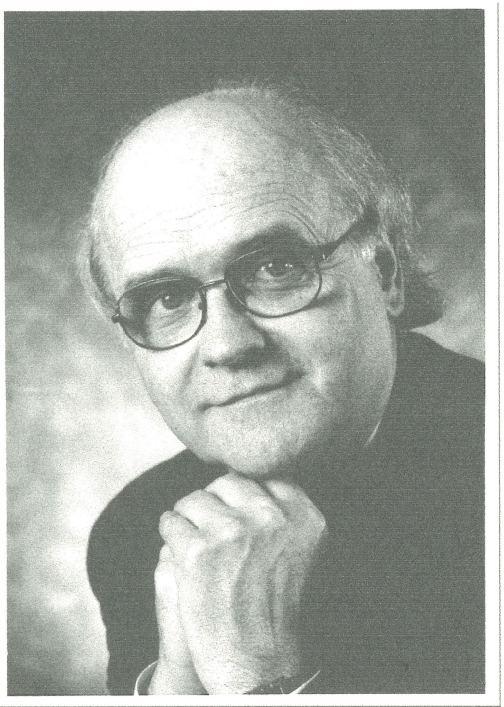
De 1941 à 1950, six frères et sœurs sont nés à Palmarolle : Gaston et moi chez les grands-parents, et les quatre autres au Syndicat : Louison, Laurier, Astrid et Jacynthe. Bernard, le dernier petit frère naîtra à Malartic en 1955. Les p'tits gars et les p'tites filles, comme on nous appelait. Papa consacrait son temps au travail, mais il était souvent présent. Il savait nous parler, raconter des histoires. Il était volubile, enjoué et rieur. Il adorait chanter et jouait de l'accordéon. Il aimait la compagnie et la compagnie l'aimait. Accueillant comme pas un, il avait le cœur large comme un magasin général. Pour lui, les autres avaient de l'importance. Pour nous, il était Papa ; pour les autres, Grégoire.

Quant à maman, elle orchestrait la vie de famille et veillait au soin de ses pensionnaires. Elle secondait papa et dirigeait sa maison. Elle a toujours été marquée par sa formation d'institutrice. Elle privilégiait le travail bien fait et se souciait de l'éducation et de l'instruction de ses enfants. Elle était fière de sa personne, de son mari et de ses enfants. Elle avait d'ailleurs rapporté de ses séjours aux États-Unis un goût pour les vêtements chics. J'ai encore en mémoire nos habits matelots, nos petits complets avec vestes et ces bottines blanches qu'elle maintenait immaculées. Maman était habile de ses mains. Elle brodait, tricotait et cuisinait à merveille. Elle écrivait aussi et s'occupait de la correspondance : adresses de circonstance, comptes rendus de réunions, demandes officielles. Pour les gens du village, mademoiselle Louise Morissette était devenue madame Grégoire Dubé. C'était en 1940, l'année même où le Québec accorde aux femmes le droit de vote. Mais pour nous, ses enfants, c'était Maman et, comme toutes les mères, elle était unique.

À cette époque, mes frères et sœurs étaient tout jeunes. Nous partagions la même table, le même toit. Nous vivions heureux en famille. Moi, j'étais juste assez vieux pour emmagasiner des souvenirs. Et puis un jour, ce fut le déménagement à Malartic. Le clan Dubé se déplaçait et les grands-parents suivaient. Certains oncles travaillaient dans les moulins à scie, d'autres dans la menuiserie. Papa serait commerçant de bois pour la C.I.P. Nous quittions le village agricole pour une ville minière. Nous changions d'Abitibi. Nous troquions l'Ouest pour l'Est. C'était un 13 novembre 1950, une date restée gravée dans nos mémoires. Ce jour-là, au mont Obiou, des pèlerins de retour de Rome trouvaient la mort dans un accident d'avion. La famille Dubé connaissait des paroissiens de Saint-Samuel de Frontenac, leur village natal.

C'était hier à Palmarolle. Ces paysages et cette géographie humaine se sont transformés, pour finalement s'évanouir. Ils vivent dans ma mémoire. Ils ont gardé la vérité de l'enfance, le bonheur à jamais inscrit dans ma terre natale.





Richard Dubé (2001) – photo de Jacques Lessard

BIOGRAPHIE

Richard Dubé

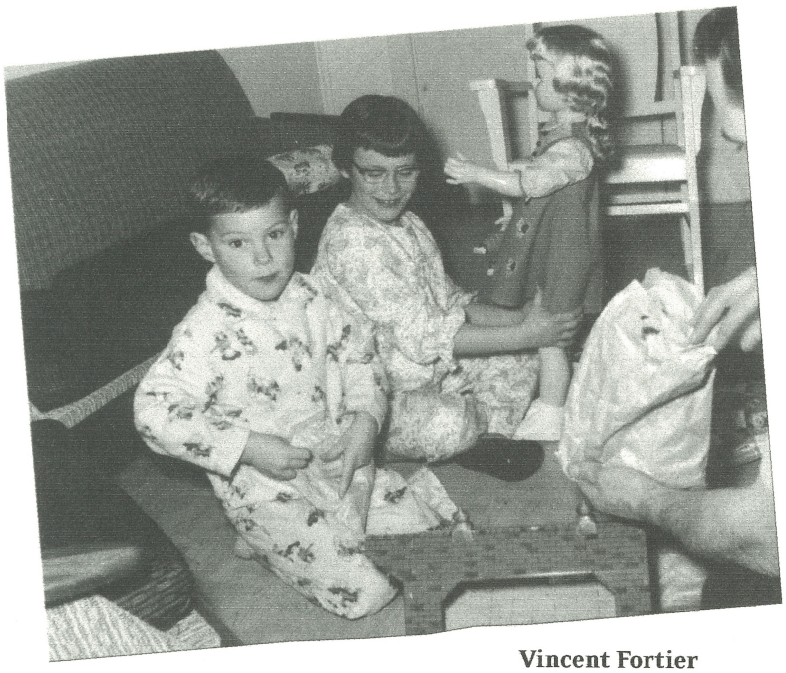
Richard Dubé est consultant en arts et culture. Après des études en philosophie, en lettres et en arts et traditions populaires, à l'Université d'Ottawa et à l'Université Laval, il a poursuivi une carrière dans l'enseignement au Collège des Jésuites et au Cégep François-Xavier-Garneau de Québec.

De 1987 à 1997, il a été directeur des collections au Musée de la civilisation de Québec et s'est particulièrement intéressé au développement et à la mise en valeur des collections ethnographiques du Québec. Ses recherches l'ont amené à publier, en collaboration avec François Tremblay, *Peindre un pays : les peintres populaires de Charlevoix*. Il a dirigé la rédaction de l'album *Objets de civilisation* présentant les collections du Musée de la civilisation. Il publiait, en 1995, un album consacré au peintre naïf originaire de Serbie, Dragan Mihailovic. En 1998, il publiait *Trésors de société : les collections du Musée de la civilisation*, un livre qui met en perspective le grand mouvement québécois d'appropriation du patrimoine national du Québec commencé voilà plus de soixante-dix ans et qui mène déjà au 21e siècle.

En 2000, il a cosigné avec Paul Trépanier un livre intitulé *Montréal, une aventure urbaine* et signé le catalogue d'exposition de l'artiste croate Rajka Kupesic, *Ode à la femme, la musique et la danse*. Président du jury du Concours international d'art naïf depuis 1993, il poursuit des recherches sur les traditions d'art populaire et naïf de divers pays. En 2000, il a participé à l'évaluation des institutions muséales québécoises et présidé le comité de reconnaissance des musées québécois pour le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Président de l'Association des Dubé d'Amérique depuis sa fondation en 1996, il se consacre à des travaux de recherche et d'écriture qui témoignent de l'action et de la présence de celles et ceux qui ont donné un sens à nos vies et ont assuré la suite du monde.

Parmi ces Dubé d'Amérique, on comptait aussi son père, Gégoire, gérant du syndicat coopératif de Palmarolle, et Louise Moricette, enseignante à l'école du village.



Souvenirs d'enfance...

Vincent Fortier

LA COMÉDIE HUMAINE

Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir cette invitation à me remémorer un souvenir de mon enfance à Palmarolle, en tant qu'adulte vivant maintenant loin de mon village d'origine !

En effet, me voilà maintenant montréalais d'adoption, mais depuis si peu de temps que je ressens encore bien ancrée en moi mon appartenance à Palmarolle et à l'Abitibi. Néanmoins, il me fait bien plaisir de partager avec vous un de mes beaux souvenirs d'enfance puisque j'ai eu le privilège de vivre une enfance heureuse au sein d'une famille unie et remplie d'amour...

La photographie que j'ai choisie représente une scène de Noël, plus particulièrement ce moment si trépident que constitue le déballage des cadeaux ! Je me souviens qu'à cette époque, nous ne vivions pas dans l'abondance et pourtant, nos parents savaient combler nos désirs les plus chers au prix de bien des sacrifices pour eux, j'en suis certain. Sur cette photo, où je devais avoir environ six ans, soit vers 1967, figurent deux cadeaux qui ont marqué notre enfance, à ma sœur Margo et à moi : la petite ferme avec tous ses animaux et la merveille de l'époque, la poupée qui marche !

Dieu que ces petits animaux de ferme se sont promenés ! Ils en ont fait du chemin de la cuisine au salon, de notre chambre à celle de nos parents, sans oublier le sous-sol (dans mon temps, on disait la « cave » !) où trônait la laveuse à tordeur ! Oui, ce havre de paix que constituait « la petite maison », comme on l'appelait, a été le théâtre de plusieurs de nos jeux d'enfants et, croyez-moi, ici le terme « théâtre » n'est pas employé à la légère ! En effet, avec les autres enfants de la rue, combien de pièces de théâtre avons-nous orchestrées sur la galerie arrière de la maison pendant les belles journées d'été ! En une seule journée, nous inventions le scénario, répétions nos rôles, installions notre rideau de scène (un drap suspendu à la corde à linge), dressions les places au parterre (toutes les chaises de la maison se retrouvaient sur le gazon !) et procédions à la publicité afin de nous assurer une assistance respectable à défaut d'un guichet fermé ! Merci encore à vous toutes, mamans voisines, qui avez si bien su encourager notre sens artistique ! Bien des années plus tard, cette passion de la scène ne s'est pas démentie... Mais je m'égare, j'avais commencé à vous parler des Noëls de mon enfance... revenons-y donc !

Dans notre famille, la fête de Noël se voulait, comme pour bien d'autres, un temps de retrouvailles et d'activités familiales ! Chaque année, nous bravions la traditionnelle tempête de neige pour aller réveillonner chez mon grand-père maternel, Arthur Caron, au rang 10, à Palmarolle. Pendant que mon père se rendait chanter la messe de minuit, nous, les enfants, faisions de notre mieux pour dormir en attendant le Père Noël ! Par la suite, toute la famille prenait place dans la rutilante automobile de mon père qui nous conduisait chez grand-papa Arthur. Là, un repas gargantuesque, concocté par grand-maman Juliette, nous attendait ! Chez les Caron, on chantait un peu, tant bien que mal (plutôt mal que bien, d'ailleurs !) et on placotait beaucoup ! Que dire des coups pendables que mes oncles réservaient à ma sœur !

Photo : De gauche à droite, Vincent et Margo; en bordure de photo, Rosaire déballant un sac d'animaux de ferme.

Le lendemain, nous traversions la rue pour le souper de Noël chez mes grands-parents Fortier qui étaient nos voisins d'en face. Eh bien là, la musique régnait en divine maîtresse des lieux ! Quelles magnifiques soirées où chacun y allait de sa chanson à répondre ou de sa plus belle ritournelle (ceux qui ont connu ma grand-mère Yvonne ont sûrement eu la joie de se laisser bercer par sa merveilleuse voix...) ! Encore là, un autre art de la scène faisait son entrée dans ma vie pour ne plus jamais en sortir : la musique, plus particulièrement la chanson ! Quand arrivait le tour de mes cousins - les Asselin - à pousser leur chansonnette, je vous jure que mes oreilles grandes ouvertes y trouvaient leur compte... Encore au moment où j'écris ces lignes, j'entends mon cousin Maurice entonner Noël à Jérusalem et faire vibrer toute la famille !

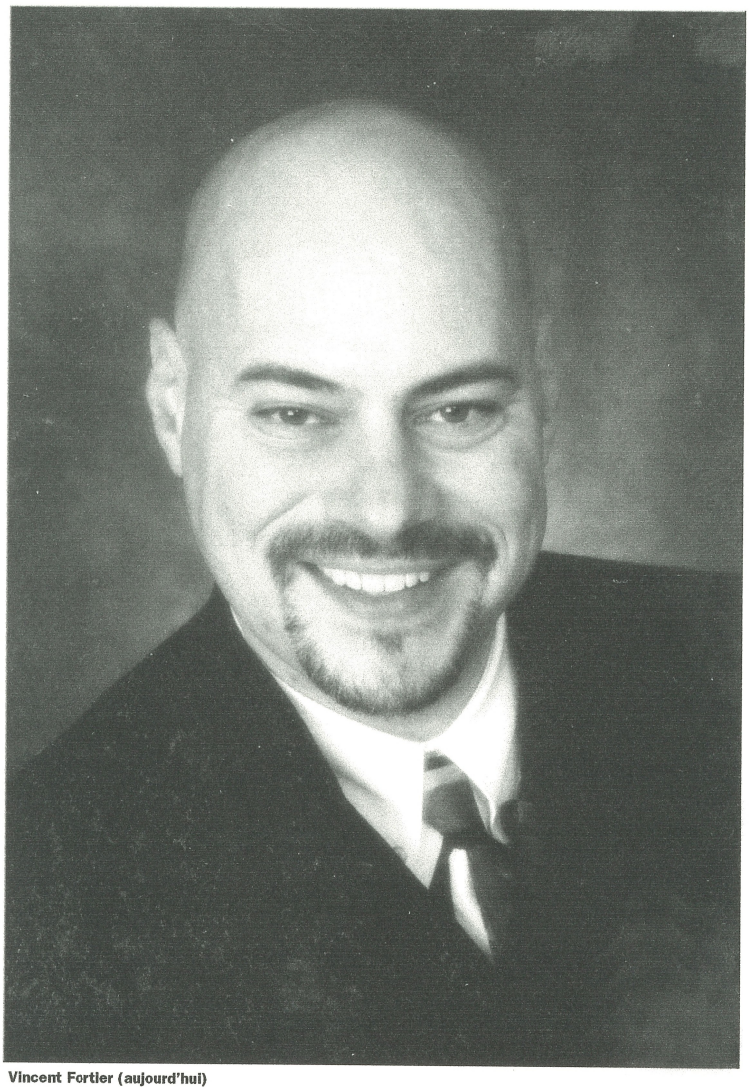
Un souvenir en appelant un autre, la proximité de la maison de mes grands-parents Fortier ne nous apportait pas que des bienfaits... En effet, chaque été, mon grand-père, avec la même passion que L'Homme qui plantait des arbres de Giono, cultivait un immense jardin où poussait une variété de légumes tous plus beaux les uns que les autres, particulièrement de magnifiques et succulentes fraises ! Je ne vous dis pas à quel point ces fraises s'avéraient les plus délicieuses de tout le voisinage ! Nous, les enfants, relevions d'ailleurs la mission tout à fait périlleuse d'en dérober régulièrement, et quand je dis « périlleuse », croyez-moi, je pèse mes mots ! Car, voyez-vous, mon grand-père surveillait jalousement son jardin, la compétition étant forte ! En effet, les concurrents, ses voisins, monsieur Labonté et monsieur Aubin, ne ménageaient pas leurs efforts pour le battre sur son terrain ! Imaginez alors l'importance que pouvait prendre une fraise dérobée ! Des remontrances et des discours, nous en avons reçus plus d'une fois ! Heureusement que les caméras de surveillance n'existaient pas dans ces années-là, nos mensonges n'auraient pas aussi facilement passé la barre !

Parlant de voisinage, laissez-moi vous introduire au côté sombre de notre petite maison, en vous parlant de monsieur Lagrange ! Notre terrain était assez vaste, mais sur son flanc ouest, quelques pieds seulement séparaient notre maison de la propriété de l'étrange monsieur Lagrange, un homme assez âgé, que nous voyions très peu et avec qui nous, les enfants, n'avions pas de contacts. Il n'en fallait pas plus pour que ce personnage nous inspire une peur « hitchcockienne ». Inutile de vous dire que lorsque nous devions faire « 15 » fois le tour de la maison en courant avant que le Bonhomme sept heures ne nous apparaisse, nous abandonnions souvent au moment de passer à côté de la propriété de cet être énigmatique ! Et comble de malheur, la fenêtre de notre chambre, à ma sœur et moi, donnait justement à l'ouest ! Non mais ce que j'en ai fait des cauchemars mettant en vedette ce voisin que, dans le fond, je n'ai jamais connu.

Je pourrais continuer encore longtemps ce récit de souvenirs qui m'ont marqué mais je m'en voudrais de ne pas en profiter pour rendre un hommage très mérité à mes parents - Rosaire Fortier et Colette Caron - qui ont su faire de moi l'adulte que je suis aujourd'hui. Leur exemple en fut un de ténacité face aux durs événements de la vie, de liens familiaux serrés et d'amour inconditionnel, une qualité essentielle pour grandir et vivre avec la fierté d'être qui on est.

Palmarolle fut la scène de mes débuts dans cette comédie humaine, pour reprendre un titre de Balzac. Palmarolle m'a imprégné de ses couleurs, de ses valeurs, de mille et une émotions qui alimenteront mon interprétation de la vie, peu importe le théâtre où dorénavant elle se déroulera...





Vincent Fortier (aujourd'hui)

BIOGRAPHIE

Vincent Fortier

C'est sur la galerie de la maison familiale de Rosaire Fortier et de Colette Caron qu'à l'âge de sept ans, se produisait le petit comédien, chanteur, enfin l'artiste en herbe, Vincent.

Après ses études à Palmarolle, c'est en traduction qu'il est entré, en 1983, à l'Université Laval. Vincent a poursuivi son cheminement professionnel en complétant un Certificat en Sciences de l'Éducation à l'Université du Québec en Abititbi-Témiscamingue et des études de deuxième cycle à la même université. Après quelque dix ans d'enseignement et de direction d'école pour la Commission scolaire du Lac-Abitibi, il poursuit sa carrière à Montréal, pour la Commission scolaire des Grandes Seigneuries.

Côté loisirs, Vincent Fortier a toujours pour passion les arts de la scène et s'y est investi grandement en Abitibi-Témiscamingue, comptant parmi les membres fondateurs de la troupe de théâtre À Cœur Ouvert de La Sarre et la troupe Clair-Obscur de Colombourg. Parallèlement, il s'est adonné au chant choral avec la chorale Les Bout-en-Train de Dupuy pendant plusieurs années et plus récemment avec la compagnie Hélène Morasse de Rouyn-Noranda. Enfin, il a fait partie du conseil d'administration de l'Orchestre symphonique d'Abitibi-Témiscamingue.

Ses principales réalisations dans le domaine artistique ont été :

Troupe À Cœur Ouvert :
Les Voisins de Claude Meunier et Louis Saïa - comédien (1984)
Le Banc de Marie Laberge - comédien et metteur en scène (1986)
La Déprime de Denis Bouchard et Rémy Girard - comédien et metteur en scène (1987)

Théâtre Clair Obscur :
Oublier de Marie Laberge - metteur en scène (1993)
Bowling de Josée Fortier - comédien et metteur en scène (1994)
Le village de fous de Neil Simon - comédien et metteur en scène (1995)

Chorale Les Bout-en-Train :
La Course au bonheur de Paul Baillargeon - chanteur et metteur en scène (1988)
Scrooge - traduction et mise en scène (1989)
La mélodie du bonheur de Rogers et Hammerstein - chanteur, traduction et mise en scène (1991)

La Compagnie Hélène Morasse :
Les Contes d'Hoffman de Jacques Offenbach - chanteur (1996)
Jésus-Christ Superstar d'Andrew Lloyd Webber - chanteur (1998)
Les Pirates de Penzance de Gilbert et Sullivan - chanteur (1999)

Vincent Fortier travaille aujourd'hui dans le domaine de l'éducation. Directeur d'école primaire à Ste-Catherine, sur la rive sud de Montréal, il vit désormais à Montréal, au cœur du Plateau Mont-Royal, donc au centre d'une vie culturelle active.



Souvenirs d'enfance...

Clément Godbout

DE LA SOLIDARITÉ

C'est au printemps de 1939 que nos parents sont arrivés à Palmarolle pour venir cultiver un lot accordé aux colons. Comme beaucoup de gens, ils arrivaient de loin pour venir s'établir sur une sorte de terre promise.

Malgré la pauvreté du temps et le dur labeur qui accablaient trop souvent notre monde, nous étions animés par l'espoir, le bonheur et la détermination. On n'avait pas d'argent, mais des bras et du cœur et on s'en est bien sorti.

Palmarolle, que de beaux souvenirs ! Les plus beaux étaient ces étés formidables où les feux d'abattis dansaient comme les feux de la Saint-Jean-Baptiste pendant des nuits et des nuits.

On défrichait !

Avec les voisins et les gens du rang 7, nous avons vécu l'entraide et la solidarité à leur meilleur. Les corvées auxquelles tout le monde mettait la main à la pâte permettaient d'aider l'un à bâtir sa maison, l'autre à lever sa grange.

C'est à la criée du dimanche que le curé Halde invitait les colons à se donner rendez-vous. Il n'hésitait pas non plus à se retrousser les manches.

Palmarolle, c'est aussi une belle paroisse traversée par la belle rivière Dagenais. Aujourd'hui, beaucoup de ses bâtisseurs ont quitté ce monde. Dans le rang 7 du temps, nos parents sont sans doute les derniers à avoir vécu cette époque.

Palmarolle d'aujourd'hui, c'est un village prospère dans cette belle Abitibi qui a su faire sa place dans le Québec, et Palmarolle y est pour beaucoup. Plusieurs de ma génération y demeurent encore, les chanceux !

Chaque fois qu'il m'est donné d'y retourner, c'est avec une grande fébrilité que se prépare le départ, et avec le cœur gros lorsqu'on quitte ce chez-nous pour revenir à Montréal.

De la mine de Normétal, au collège classique de Rouyn, de Chibougamau à Sept-Îles ou de Brossard à Saint-Luc, Palmarolle demeurera toujours notre chez-nous.

Photo : Noël 1959 – à Palmarolle sur la ferme dans le Rang 7. La famille – dans l'ordre : Arrière : Marcel, Gaston, Noé (père), Carole, Émilienne (mère), Bernadette, Clément. Avant : René, Ghislain, Réal, Bernadin.



Clément Godbout – élection à la présidence de la FTQ (1993)

BIOGRAPHIE

Clément Godbout

Parmi les familles des rangs 6 et 7 Ouest, celle de Noé Godbout et d'Émilienne Rodrigue défrichait avec courage son lopin de terre, aidée des parents et des voisins. Leur fils, Clément, s'est illustré dans le monde syndical, gravissant tous les échelons, de simple mineur à Normétal, à délégué syndical et finalement à la présidence de la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ). Non content de s'impliquer dans la vie syndicale, il fut, en 1973, candidat officiel du Parti québécois dans le comté de Duplessis.

De 1993 à 1998, il assume la présidence de la FTQ ce qui l'amène à siéger au sein de nombreux conseils d'administration et à participer à des conférences internationales.

Commission de la santé et de la sécurité au travail du Québec
Conseil consultatif du travail et de la main-d'œuvre
Institut canadien de l'amiante
Caisse de dépôt et de placement du Québec
Société de développement industriel du Québec
Centre canadien du marché du travail et de la productivité (CCMTP) - et au groupe de travail sur l'accès au capital
Centre syndical et patronal du Canada (Ottawa)
Congrès du travail du Canada (CTC) - membre du Comité exécutif et du Conseil exécutif
Confédération internationale des syndicats libres à Bruxelles (CISL) - membre du Comité exécutif
Bureau international du travail à Genève (BIT) - pour plusieurs lois et règlements de l'industrie minière, et a participé à l'élaboration et la mise en place de la Convention internationale sur l'utilisation sécuritaire de l'amiante, no 162, adoptée par le Bureau international du travail en 1986
Comité consultatif sur le commerce extérieur
Fédération internationale des ouvriers de la métallurgie en Europe, en Afrique, en Asie et en Scandinavie.

Aujourd'hui, il participe à titre de conseiller aux travaux de l'Institut de l'amiante dont le mandat est de promouvoir les applications sécuritaires et responsables de l'amiante chrysotile produite au Québec.

Son engagement syndical et politique ne l'ont pas empêché d'avoir une vie de famille réussie, puisque de son union avec Lauraine Lefebvre son nées deux charmantes filles, Chantal et Caroline.



Souvenirs d'enfance...

Lauraine Goulet

PALMAROLLE À 10 ANS, 15 ANS ET 17 ANS

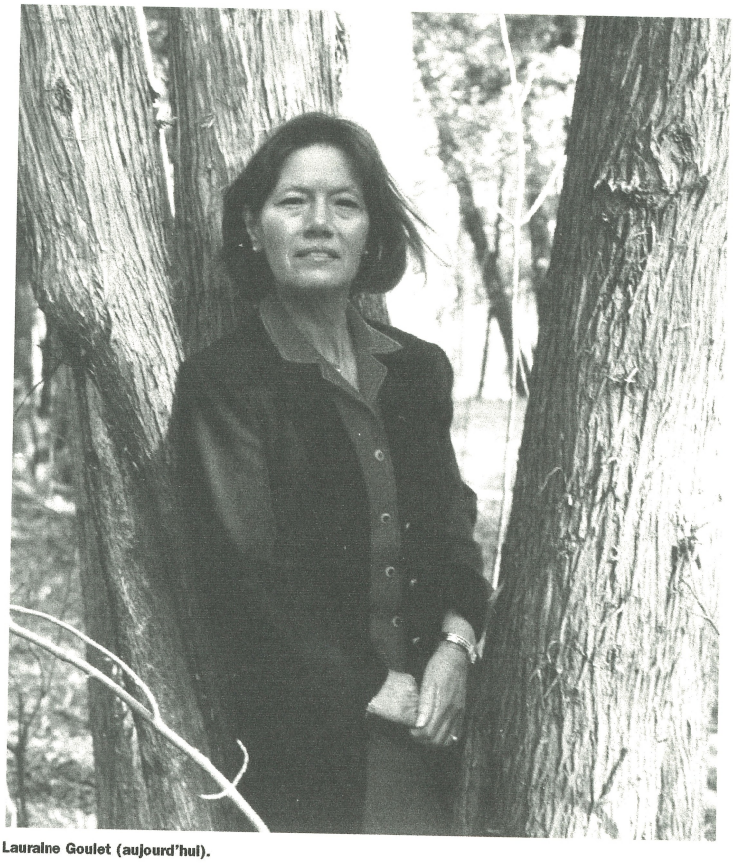
Avant tout, je voudrais dire que ce beau projet m'a permis de me remémorer plein de bons souvenirs de Palmarolle.

Près de l'école du village, je me souviens tout particulièrement de mes voisins de l'époque, monsieur et madame Stanislas Pelletier, à qui appartenait le magasin général. Leurs quatre filles étaient mes amies et nous étions souvent ensemble. Comme mes parents n'étaient pas très fortunés, la crème glacée était chose rare chez moi, alors, imaginez-vous mon plaisir lorsque les Pelletier m'invitaient à venir derrière le comptoir du magasin gratter le fond des barils (tubes) des différentes saveurs de crème glacée. Un vrai délice pour une petite fille de 10 ans !

Je n'ai pas eu à traverser le village pour aller à mon premier emploi au couvent des sœurs. J'y travaillais du lundi au vendredi de 8 h 30 à 13 h et de 16 h 30 à 19 h. J'étais alors âgée de 15 ans et j'avais la responsabilité du petit magasin scolaire situé au sous-sol où les enfants se procuraient leurs crayons, effaces et cahiers d'écriture. Ensuite, je montais à l'étage pour y faire le ménage. C'est là que j'ai appris à cuisiner. Les religieuses m'ont appris à faire la cuisine au thermomètre. Cette année-là, j'ai même reçu une lettre de félicitations de la Mère supérieure des Sœurs de l'Assomption à Nicolet pour un dessert à base de guimauves vertes roulées dans la noix de coco.

Plus tard, vers l'âge de 17 ans, je me souviens que madame Pelletier m'invitait souvent à venir l'aider à choisir avec le commis-voyageur les différents tissus qu'elle vendrait au magasin général. Que ce soit le coton gaufré, le lainage, les imprimés dont les coloris me fascinaient, à chaque fois j'en profitais pour mettre une ou deux verges de côté et me confectionner une nouvelle robe. Mon père me disait d'arrêter de me faire des guenilles et de penser à mettre un peu d'argent de côté. Je lui ai obéi en gagnant ma vie grâce à la couture, ma passion !

Photo : Lauraine Goulet (le photographe était passé à l'école !)



Lauraine Goulet (aujourd'hui).

BIOGRAPHIE

Lauraine Goulet

Née d'une famille de 6 enfants, Lauraine Goulet est la fille d'Émilienne Audet et d'Hector Goulet. Guidée par l'attrait de la grande ville, elle quitte Palmarolle en 1964 pour aller à Ste-Rose-Laval garder des enfants dans une résidence familiale. Six mois plus tard, elle se retrouve dans une manufacture produisant des sacs pour l'Expo 67, événement international qui allait nous faire découvrir de nombreux visiteurs et contribuer grandement au rayonnement du Québec. L'urgence et la pression étaient au rendez-vous pour cette grande fête, Terre des Hommes, qui approchait à grands pas.

La couture a toujours été une passion pour Lauraine et, au fil des années, cette passion s'est changée en gagne-pain. Pendant plusieurs années, elle a partagé son activité entre ses deux amours - ses enfants et la couture. Aujourd'hui, plus que jamais, la mode, les différentes tendances, ainsi que la confection de vêtements occupent sa vie, ce qui lui permet de rester jeune. Depuis 11 ans, elle gère un atelier de remodelage de vêtements de toutes sortes.



Souvenirs d'enfance...

Ghislain Hénault

JOURNÉE D'ÉTÉ

En cette chaude matinée d'été
Je me plais à regarder le calme de la Dagenais
Des sauts de « laquaiches » brisent les reflets du soleil sur l'eau brune
Ce sera une bonne journée de pêche

Il doit bien y avoir que de ce poisson blanc ici
Ils sont les seuls à supporter la caséine de la beurrerie
J'en ai pris plusieurs dizaines cet été
Ça pue le poisson qui pourrit

La pêche me permet de rêver sur le quai des Bernier
J'ai peine à imaginer qui je serai dans plusieurs années
Hier j'ai aidé mon père à rénover
Charpentier c'était le métier de mon grand-père

Le soleil a réchauffé le couvercle de béton du puits
C'est Eudore Nicol l'ami de mon père qui l'a creusé près de la rivière
Avec ses vieux gréements il remue ciel et terre
Ses champs sont remplis de beaux épis

Ti-Pit notre voisin va à sa bécosse près de la rivière
Il doit être le dernier du village à vivre sans eau courante ni électricité
Les petits maudits Hénault il ne les aime guère
Sa clôture toute croche est fragile et si facile à traverser

Photo : Ghislain Hénault jeune.

Ce printemps lorsque nous faisions brûler le foin
Le feu a traversé la clôture à Ti-Pit
Il attaqua les bardeaux d'asphalte de sa chiotte
Je l'ai éteint et me suis brûlé les doigts sur l'asphalte chaud

Maman me crie « viens dîner » par le trou de la corde à linge
Après-midi j'apporterai d'autres saucisses
Les poissons les aiment bien
Lorsqu'il n'y en aura plus je les pêcherai avec leurs yeux

Le soleil est de plomb cet après-midi
Ça mord moins qu'avant-midi
J'ai hâte de sortir un gros brochet
La pêche c'est long mais ça peut rapporter le paquet

J'ai hâte d'être grand comme mon frère
J'étudierai au Cégep comme lui un métier dont je serai fier
J'aurai peut-être une femme et des enfants pour m'aimer
Quel homme je serai dans plusieurs années

Le temps passe vite à rêver
Eudore finit de faucher son foin de l'autre côté
Le vent se lève et les vagues naissent
Vers la rive ma flotte se fait pousser sans cesse

Un ami vient d'arriver pour jouer
Je reviendrai demain pêcher
On retourne toujours à ses amours
La vie l'amour on en redemande toujours





Ghislain Hénault (2001).

BIOGRAPHIE

Ghislain Hénault

Libre enfant des grands espaces de Palmarolle, Ghislain est le fils de René Hénault, beurrier de son état, et de Lucille Bédard dont le père, Joseph, a construit de nombreuses maisons de la rue Principale.

Autodidacte dans les techniques de l'estampe, il se spécialise en lithographie et suit plusieurs stages de formation organisés par l'Atelier des Mille Feuilles de Rouyn-Noranda.

Après un DEC en géologie au Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue, en 1983, il étudie en multimédia à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.

Comme organisateur et exposant, il contribue aux événements artistiques suivants :

Regard, Matière et Transition... Roche, Papier, Ciseaux» de l'Atelier Les Mille Feuilles de 1998 à août 2000
Artistes en direct diffusé sur le réseau Internet, en avril 2000.
Expositions à la galerie Sang-Neuf Art de Palmarolle, depuis 1992.
Œuvres exposées en permanence à l'Atelier Les Mille Feuilles, Rouyn-Noranda.
Participation à l'exposition de l'Atelier Les Mille Feuilles, Studio Artmele de Milan, 1997.
Webmestre du site de l'Atelier Les Mille Feuilles, depuis 1997.
Aiguebelle en peinture (Amos/1993, Rouyn-Noranda/1995, Ville-Marie/1996).

Ghislain est en outre membre actif des Associations professionnelles suivantes :
Conseil d'administration de l'Atelier Les Mille Feuilles de 1985 à 1998.
Conseil des artistes en arts visuels de l'Abitibi-Témiscamingue.

Il aime créer, rechercher, explorer, naviguer, laisser libre cours à son esprit inventif. La lithographie se retrouve constamment dans ses recherches et ces dernières années, il expérimente la sculpture ainsi que le multimédia qui lui permet de toucher à l'illustration, à la photographie, à l'infographie et à l'illustration en trois dimensions.



Souvenirs d'enfance...

Thérèse Lapointe

LE POÊLE L'ISLET

Étant l'aînée des filles, j'ai dû, encore toute jeune, assumer des responsabilités dans ma famille. Je jouais déjà le rôle de « reine du foyer » à l'adolescence, pendant que ma mère s'affairait au magasin de meubles dont elle était propriétaire.

Un certain vendredi matin, je devais alors avoir 16 ans, deux messieurs frappent à la porte et m'informent que ma mère leur a vendu notre poêle de cuisine. Il s'agissait d'un poêle à bois de marque L'Islet, sûrement l'un des plus gros sur le marché à cette époque. D'abord surprise que ma mère ait oublié de m'en faire part, je me ressaisis rapidement, étant habituée à ce genre de situation. En effet, quand les clients ne trouvaient pas l'article désiré à notre magasin, ma mère leur offrait les meubles que nous avions à la maison. Il nous arrivait donc, à l'occasion, de changer de mobilier de cuisine, de chambre ou de salon.

Un peu gênée, je m'excuse auprès de ces messieurs de ne pas avoir fait le nettoyage du poêle. Ils m'assurent que ce n'est vraiment pas important pour eux. J'essayais tout de même de faire un petit lavage rapide, mais les acheteurs étant très pressés, je dus le leur céder à regret avant qu'il ne soit impeccable. Rassemblant toute leur énergie, ils réussissent, dans un temps record, à sortir le mastodonte de la maison, laissant cependant des séquelles aux poignées des tiroirs qui, à cause de leur empressement, se sont fracassées sur le cadrage de la porte.

À peine quelques minutes plus tard, ma mère, qui revient de la messe du premier vendredi du mois, s'écrie avec stupeur en rentrant dans la cuisine :

- « Mais, où donc est passé le poêle? »
« Les gens à qui vous l'avez vendu sont venus le chercher ! », que je lui réponds.
« Je n'ai jamais vendu notre poêle ! », hurle ma mère.

Il fallait bien me rendre à l'évidence : nous venions de nous faire voler en plein jour, en ma présence et, en plus, avec mon assentiment. Toute penaude, j'essayais de donner à ma mère des indices qui nous permettraient de découvrir les auteurs de ce méfait. Il ne nous venait pas à l'esprit de demander l'aide d'intervenants extérieurs pour solutionner ce problème. Nous avions l'habitude, à cette époque, de prendre nous-mêmes les choses en main.

J'avais remarqué un détail dans la démarche d'un des voleurs. J'en fis part à ma mère qui sut immédiatement de qui il s'agissait. Je dois vous dire que le fait que ma mère connaisse la majorité des gens du comté s'avérait un atout majeur dans la situation.

Ayant maintenant une bonne idée de la direction qu'avaient pu prendre les larrons, elle lança immédiatement mon frère à leurs trousses. Ils ne pouvaient être très loin avec ce poids lourd dans leur camion.

Effectivement, ils furent repérés rapidement. Mon frère leur barra la route avec son véhicule et les somma de rapporter la marchandise volée. Eh bien, croyez-le ou non, ils le firent sans résistance et sur-le-champ.

Le poêle fut réinstallé et trôna dans notre cuisine pour le reste de notre séjour dans cette maison.

Photo : De gauche à droite : 1ère rangée : Claudette, Roch, Jacqueline; 2e rangée : Berthe, Gracia, Thérèse



Thérèse Lapointe (année 2000).

BIOGRAPHIE

Thérèse Lapointe

Thérèse est l'aînée des filles de la famille d'Arthur Lapointe et de Flora Bégin. Durant son enfance, ses loisirs ont été consacrés à aider sa mère à la maison dans les tâches ménagères, pendant que celle-ci veillait à la bonne marche de son commerce de meubles.

En 1947, elle quitte Palmarolle une première fois pour poursuivre des études à l'École Supérieure d'Enseignement Ménager d'Amos. Quelques années plus tard, soit en 1958, elle obtient son diplôme de puéricultrice à l'École Notre-Dame-de-Liesse de Montréal et se joint aux premiers professionnels de la santé de l'Hôpital St-François-d'Assise de La Sarre.

Déménagée à Amos, elle devient une assidue du Centre culturel de cette ville. Elle y suit des cours de céramique, de poterie, de sérigraphie et d'émaux sur cuivre. Un poste d'enseignante lui est offert dans ce domaine, et elle accepte de faire profiter de ses connaissances divers groupes d'adultes et d'enfants.

Elle anime des ateliers auprès des personnes âgées du Foyer Harricana d'Amos et met aussi sur pied des cours pour des groupes de personnes handicapées. De 1972 à 1980, elle est membre du Conseil d'administration de la Galerie des Artisans d'Amos.

Durant toutes ces années, elle produit un grand nombre d'œuvres qu'elle expose au public dans les centres culturels du Nord-Ouest québécois.

Aujourd'hui à sa retraite, elle habite l'Outaouais avec la majorité des membres de sa famille.



Souvenirs d'enfance...

Anne-Marie Lemieux

SOUVENIRS DE MA VIE À PALMAROLLE

Je suis née un 20 juillet, en plein temps des foins, dans notre maison au bord de la rivière Dagenais dans les rangs 6 et 7. Je considère comme une grande chance le fait d'avoir vécu mon enfance et mon adolescence sur une ferme, et comme une chance encore plus grande que celle-ci ait été bordée par une magnifique rivière. C'est précisément de mes souvenirs attachés à la Dagenais dont je veux vous entretenir.

Vivre au bord de l'eau façonne la vie et ce, en toutes saisons. Le printemps et l'automne ramenaient d'année en année les mêmes angoisses de ma mère : la glace était-elle assez forte ou assez gelée pour permettre aux enfants d'y aller en toute sécurité ? Lorsque le temps refroidissait, revenait cette hâte folle de faire nos premiers ébats de patinage de la saison. Dès qu'une couche de glace était formée, nous ne tenions plus en place. Il nous fallait chausser nos patins, car souvent c'était la plus belle glace de l'année, puisqu'elle n'était pas encore recouverte de neige. Pour rassurer maman, mon père, et plus tard mes frères, avec la hache, faisaient un trou pour en tester l'épaisseur. Il me semble qu'elle en exigeait beaucoup trop. Souvent, il nous a fallu attendre et ainsi manquer des occasions uniques. Puis, l'inquiétude revenait au printemps à la fonte des glaces. La rivière gelée nous était très utile. Nous nous rendions à l'école à pied. Comme nous demeurions à plus d'un mille de l'école, l'hiver, nous pouvions « piquer » par la rivière, ce qui réduisait notre trajet de près de la moitié. Nous avions donc avantage à étirer le plus longtemps possible cette possibilité de sauver des pas. Connaissant notre paresse, ma mère avait des sueurs froides en pensant que nous allions sûrement tenter d'aller jusqu'au bout de notre chance.

Mais la rivière n'était pas que source d'inquiétudes pour mes parents, elle a été aussi un extraordinaire terrain de jeu. C'est incroyable le nombre d'heures que j'ai passées, avec ma famille, mes cousins et mes cousines, à jouer au Roi de la montagne dans les « écarts » de la rivière, à glisser, à patiner, à pelleter, à s'organiser les plus belles parties de hockey ou juste à s'y promener tranquillement avec la « gang » du rang. Je me rappelle encore cette luminosité presque bleutée des soirs de pleine lune et j'entends le bruit de mes pas sur cette neige durcie par le froid intense qui accompagnait souvent ces nuits.

Parmi mes souvenirs, je suis encore capable de retrouver la douceur de certaines soirées du mois de mars où mon père attelait les chevaux à une grande sleigh et nous amenait, en passant par la rivière bien sûr, à l'église pour les prières du mois de Saint-Joseph. Aller et retour, nous jouions à nous pousser les uns les autres en bas de la sleigh. Nous nous tiraillions comme des jeunes chats. Au retour, nous n'avions nullement besoin de nous faire raconter des histoires pour nous endormir. C'était tout simplement magnifique.

Photo : Première rangée, de gauche à droite : mon père et ma mère Berthe Asselin et Pierre Lemieux.
Deuxième rangée : leurs enfants, Denis, Thérèse, Rosaire, Anne-Marie et Louisette.

La fonte des glaces devenait une occasion de parier sur la journée exacte où les glaces allaient caler. Mon père, plus expérimenté que nous, gagnait presque toujours. La glace disparue, après quelques belles journées printanières, c'était la saison de la pêche qui revenait. Quand l'eau était calme comme un miroir et quand les poissons sautaient, comme on le disait, nous savions que c'était un bon soir de pêche. Une fois, mon frère Rosaire a pris un brochet qui faisait aussi grand que lui. Ce fut tout un événement. Il pensait sa ligne prise dans des morceaux de bois au fond de l'eau. Mais non ! À force de travailler, il finit par sortir le mastodonte. Maman, tout excitée, s'est dépêchée de prendre une photo (on n'en prenait pas pour rien à l'époque !). Les voisins sont tous accourus. J'avoue, cette fois, avoir été très impressionnée par mon frère.

Parmi la multitude de souvenirs qui ont trait à la rivière, il en est un des plus particuliers. Pas très loin de la maison, sur une petite pointe qui avançait dans la rivière, je ne sais pas encore très bien pourquoi, le curé de Palmarolle avait fait ériger un petit sanctuaire en l'honneur des apparitions de la Sainte-Vierge à Fatima. Dans un enclos de fer forgé noir tout travaillé, on y retrouvait quatre belles statues : celle de la Sainte-Vierge et celles des trois enfants en extase devant elle. Que de fois ai-je visité ces lieux bénis ! ils me fascinaient. J'y ai prié avec toute ma naïveté et ma ferveur d'enfant. J'y ai aussi imaginé les plus beaux scénarios des apparitions allant même jusqu'à penser que si moi et les autres membres de la famille devenions assez saints, la Vierge pourrait peut-être choisir Palmarolle et les enfants de Pierre et Berthe pour y livrer un autre secret. Ce fut peine perdue, du moins pour la sainteté de la famille !

Ce lieu de grande ferveur religieuse, je le voulais éternel. Je rêvais de venir m'y recueillir plus tard avec mes enfants et mes petits-enfants. Or, les quatre statues étaient faites de plâtre et les pluies acides et les intempéries infligeaient des blessures aux enfants et à la Vierge. À chaque printemps, les blessures prenaient de plus en plus d'importance, comme un cancer qui ronge sa victime. Mais, un bon printemps, une équipe, probablement envoyée par la fabrique de Palmarolle, est arrivée sur les lieux pour faire peau neuve à toutes en prévision d'un pèlerinage à la Vierge de Fatima, à la fin du mois de Marie de cette année-là. C'était la joie ! Des centaines de pèlerins, y compris ma famille, sont partis de l'église du village, en procession pour se rendre jusqu'à ce « lieu saint » tout près de ma maison. Incroyable ! De ma vie, jamais je n'oublierai ces moments d'émotion intense. Il y avait des centaines de paroissiens, venus de partout, qui marchaient en récitant des dizaines de chapelets et en chantant les plus beaux cantiques. Dans ma tête d'enfant, c'était comme un miracle.

Le temps a suivi son cours. Mon frère Rosaire est devenu propriétaire de la ferme familiale. Pour nous permettre un accès plus libre, il a transporté la toute première maison de mes parents en haut de la terre, près de la rivière. Elle nous servait de chalet. Ainsi, mes trois enfants ont pu, tout comme moi, pêcher et jouer sur la rivière. Ils pourront aussi venir se recueillir avec moi au petit sanctuaire qui, malgré sa structure de plâtre, a bien résisté à l'épreuve du temps.





Anne-Marie Lemieux aujourd'hui

BIOGRAPHIE

Anne-Marie Lemieux

Anne-Marie a étudié jusqu'en 9e année, à l'école du village de Palmarolle. À regret elle a dû terminer sa scolarité à La Sarre où ses parents, Pierre Lemieux et Berthe Asselin, avaient déménagé au cours des dernières vacances.

Elle a choisi le plus beau métier du monde, selon elle, l'enseignement. C'est à l'École Normale Notre-Dame-de-Grâces de Rouyn qu'elle obtient son Brevet « B ». Toute fraîche diplômée, elle se voit attribuer le seul poste disponible, une classe de maternelle. Ce type de classe venait tout juste d'être institué au Québec. Elle avait tout à apprendre, mais quel beau défi ! Enthousiasmée par cette tâche, elle consacra plusieurs été à parfaire ses compétences à l'Université de Sherbrooke pour y obtenir un brevet d'enseignement spécialisé, option classe maternelle.

Mais la vie nous réserve parfois des surprises et l'année où elle a obtenu sa qualification pour la maternelle, elle se retrouva enseignante au secondaire. Quel saut ! Elle a dû mettre en œuvre toutes ses capacités d'adaptation, toutes ses notions de psychologie et de pédagogie... et elle a réussi ! Enseigner au secondaire se rapprochait davantage de son rêve d'enseignement et ce contact avec les adolescents s'est révélé très stimulant. Elle a donc demandé à la commission scolaire un congé sans solde pour aller étudier et obtenir un Brevet «A», équivalent du Baccalauréat en pédagogie. Toute enthousiaste, elle revient enseigner à la Polyno de La Sarre, mais pour deux ans seulement car elle avait rencontré à Québec celui qui allait devenir son époux en juillet 1973, Gilles Gendron, jeune et brillant avocat, qui a fondé l'Aide juridique à Rouyn .

Qui prend mari prend pays ! C'est donc à Rouyn-Noranda qu'elle poursuit sa carrière d'enseignante avec beaucoup de plaisir pendant 32 ans. Tous ces adolescents qu'elle a côtoyés lui ont appris l'ouverture et la confiance en la jeunesse.

Entre temps, ils ont eu trois magnifiques enfants : Stéphanie, Ariane et Pierre-Olivier. Tout en enseignant, Anne-Marie fait du bénévolat dans divers organismes, chante dans les chorales, et s'implique politiquement. Elle préside pendant 5 ans la Société Nationale des Québécois d'Abitibi-Témiscamingue, et siège sur plusieurs conseils d'administration.

Aujourd'hui, jeune retraitée, pour ne pas perdre la main, elle poursuit toujours son bénévolat et est à son tour étudiante à temps partiel pour une maîtrise en éducation à l'UQAT. Son sujet de recherche porte sur un modèle d'Université du troisième âge pour l'Abitibi-Témiscamingue. « J'avance lentement et je ne sais pas encore si j'irai jusqu'au bout, dit-elle, mais une chose est certaine, comme les jeunes à qui j'ai enseigné tout au long de ma carrière, j'aime apprendre ! »



Souvenirs d'enfance...

Ginette Nicol

L'ART DE LA FÊTE

J'aimerais partager avec vous, parmi plusieurs souvenirs d'enfance, des moments heureux à l'école primaire de mon village. L'une des premières fêtes au calendrier scolaire : La Fête Sainte-Catherine.

Les directrices, qui étaient à cette époque des religieuses, savaient développer la « magie » dans nos vies d'enfant. Des heures étaient généreusement consacrées à certains préparatifs des fêtes. Nous y accordions parfois des journées entières, soit dans la préparation ou la répétition de séances musicales ou théâtrales. Déjà, à cette époque, on vivait « l'intégration transversale de connaissances » dans le réseau scolaire. Des heures de pratique au chant, aux costumes, aux décors, à la mise en scène, à la production et à la diffusion aux groupes d'élèves présents à l'école. Sans oublier les fameux kisses que chacun des jeunes apportaient de chez lui et qui contribuaient à faire de cette journée une expérience mémorable.

Imaginez à 7 ou 8 ans, vivre l'expérience d'une fête dans l'excitation, dans la magie et avec en prime, les « kisses maison » et la possibilité d'en manger à notre guise sans contraintes et ceci dans les murs de notre école ! Quel bonheur !

À la maison, cette préparation à la Fête Sainte-Catherine était aussi traditionnelle : on faisait, avec l'aide de notre mère, une bonne grosse recette de tire Sainte-Catherine. Nous avions - les enfants - une fois celle-ci refroidie, la « responsabilité » de lui donner son apparence dorée, après une longue période d'étirement. L'autre opération consistait à fractionner cette belle tige blonde et sucrée à souhait sur des petits carrés de papier ciré, opération semblable à un travail à la chaîne, où chacun tenait un rôle bien défini, pour ensuite y recevoir sa ration de douceurs maison proportionnelle à sa grandeur ou à sa gourmandise.

À cette époque, le sac de kisses, transporté à l'école le jour même de cette fête, était le cadeau le plus précieux qu'il soit permis de posséder. Ce petit sac contenait à lui seul l'expression de toutes les heures de préparation consacrées à la fête, il était en quelque sorte le symbole de la Fête Sainte-Catherine.

Il faut dire qu'à cet âge, je ne connaissais pas l'influence, si tel est le cas, de la patronne Sainte-Catherine sur nos vies, mais je savais davantage ce que cette fête sainte me permettait de vivre en cette journée, un jour important puisque nous y consacrions tant d'heures dans le cadre de nos journées d'école.

Ce souvenir, comme tous ceux se rattachant aux fêtes scolaires, fait partie de ma petite boîte aux moments très heureux et magiques de mon enfance.

Je ne sais si ces moments d'enfance ont eu une quelconque influence sur mon orientation professionnelle, mais une chose est sûre, ils auront assurément contribué à m'orienter vers mes passions puisque, à eux seuls, ces moments de fête validaient la créativité, la curiosité, la vivacité et surtout la permission de s'amuser franchement et librement.

Photo : Ginette Nicol, 10 ans (1964).



Ginette Nicol (2001).

BIOGRAPHIE

Ginette Nicol

La vie professionnelle de Ginette est calquée sur ses passions. Ces dernières ont débuté à l'adolescence par l'organisation d'activités à caractère ludique et culturel dans son village. Elle était chef du club 4H de Palmarolle et instigatrice d'une troupe de théâtre amateur à la Polyvalente de La Sarre. Par la suite elle sera promoteur d'un projet culturel *La Maisonnée*, en 1974 à La Sarre.

Par la suite ses passions la guideront vers des études dans deux champs de compétences complémentaires :

Arts appliqués - Cégep Sainte-Foy - 1976.
Baccalauréat-ès-arts (animation culturelle) - UQAM - 1979.

Ces domaines d'activité lui ont permis d'explorer, de 1979 à 1989, divers réseaux de travail dans la région de Montréal à titre d'animatrice ; réseau scolaire, communautaire, socioculturel, avec des clientèles d'adolescents, de jeunes adultes, de personnes âgées, dans des cégeps, des institutions spécialisées et la fonction publique fédérale. Autant de milieux à apprivoiser et de défis à relever !

Pour élargir son expertise dans le secteur culturel et touristique, Ginette se dotera d'un autre outil de travail - un certificat en administration - en 1990 à l'Université du Québec à Montréal

C'est à titre de coordonnatrice, de directrice générale ou de formatrice que le marché du travail lui réouvrira ses portes pour les dix années suivantes (1990-2000) dans d'autres régions du Québec : le Richelieu, le Bas-du-Fleuve (région de ses ancêtres), dans des projets ou des mandats à caractère culturel et touristique.

Elle a participé activement à des colloques, à des forums et à des sessions de perfectionnement à l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal, en 1995-1996.

Près du fleuve, où elle vit, Ginette a le vent dans les voiles et ce ne sont pas les projets qui manqueront pour les prochaines années, avec son conjoint, Pierre Levesque, et ses deux fils, Frank, 15 ans, et Félix, 13 ans. Ginette est la fille de Eudore Nicol et de Fernande Bégin



Souvenirs d'enfance...

Louisa Nicol

UNE LEÇON DE PHILOSOPHIE

Chaque jour après les classes, je visitais les magasins de la rue Principale, la cordonnerie de Gastelle et de Lucien, le magasin d'ameublement de tante Flora, le bureau de poste de madame Fortin ou le Syndicat coopératif... J'adorais me retrouver dans ces endroits, tel un enfant public pour écouter la discussion des grands. Les commis-voyageurs passaient souvent avec des nouveautés à offrir et de nouveaux sujets de discussion.

Cette journée-là, le débat portait sur les difficultés financières d'avoir une famille nombreuse. Le ton était donné, toute la rue Principale en débattait sérieusement. Il me semble que de partout on tenait le même discours.

Je revins à la maison juste à temps pour le souper, prête à rendre compte de mes opinions, et déclarai sans hésitation devant toute la famille attablée, qu'il y avait trop d'enfants dans la famille, que c'était impossible maintenant d'avoir de nombreux enfants. Mon père, au bout de la table à ma gauche, réagit en me disant : « Dis-moi qui est de trop à la maison et je vais arranger ça ». Et il tourna son regard vers ma mère en faisant un petit clin d'œil. Je me trouvai face à moi-même et face à un père philosophe et surtout pince-sans-rire, car sa réplique était l'expression de son intarissable taquinerie.

Inutile de vous dire qu'il me fut impossible de nommer qui que ce soit qui fut de trop !

Photo : De gauche à droite : Jean-Maurice dans les bras de son père Eudore, Carmen, Anthony, Louisa et Fernande tenant dans ses bras bébé Isabelle.



Louisa Nicol (1996).

BIOGRAPHIE

Louisa Nicol

En visitant parents et amis après les classes, Louisa Nicol avait l'impression de posséder Palmarolle. Elle jouissait d'une grande liberté, même comme aînée des huit enfants d'Eudore Nicol et de Fernande Bégin. Après onze ans d'études au village, elle part pour Amos, à l'atelier d'art du pensionnat Sainte-Marie, un collège classique pour filles. C'est à l'âge de dix-neuf ans qu'elle ouvre sa première galerie d'art sur la Première Avenue à Amos. Deux ans plus tard, elle débute ses études à l'École des beaux-arts de Québec. Quatre années de bonheur !

Embauchée comme illustratrice à Radio-Canada en 1967, Louisa réalise parallèlement de nombreuses maquettes et pages couvertures de livres et de revues. Ses oeuvres sont exposées en galerie et dans les maisons de la culture, ce qui fait dire à certains critiques d'art que Louisa Nicol voue une véritable dévotion au dessin. Elle dessine au crayon Prismacolor sur papier Kraft, en majorité des grands formats, et sa technique de marouflage sur toile libère l'œuvre de son encadrement traditionnel, donnant accès directement à la surface dessinée.

Son sujet préféré est le corps humain, le regard, le geste épuré. Au début, les traits sont noirs sur fond chamois, dans les *Portraits d'amis*. Petit à petit, les couleurs s'ajoutent timidement, parfois à l'acrylique dans les *Hommages à Van Gogh*, et plus particulièrement dans la thématique l'*Été à Palmarolle*, et *L'Hommage à Rosa Bonheur* en 1999.

La caractéristique principale du dessin sur papier kraft est la teinte sable qui permet l'exploration des traits de lumière autant que ceux de l'ombre et suscite un apaisement favorable au temps d'arrêt nécessaire à la contemplation. Souvent déchirées en grandes strates, les dessins sur papier kraft surprennent par leur mise en place flottante sur les toiles nues.

Chargée de cours à l'UQAM depuis 1976, elle enseigne le dessin, l'anatomie et la perspective. Elle est présidente de l'Association des anciens élèves de l'École des beaux-arts de Québec et membre de l'association Colour Pencil Society of America. Elle a fondé en 1984 la galerie Sang-Neuf Art à Palmarolle et dirige l'École de Beaux-Arts Rosa-Bonheur fréquentée assidûment par les vacanciers intéressés aux arts.

On retrouve ses œuvres dans de nombreuses collections privées et publiques, entre autres celles de Sélection du Reader's Digest, du Mouvement Desjardins, de Loto-Québec et du Musée de Trois-Rivières.



Souvenirs d'enfance...

Léandre Normand

VOYAGE EN B-12

Ma sœur Lorraine et moi étions mandatés, à tour de rôle, pour surveiller l'apparition du tourbillon de neige vis-à-vis la maison des Provencher.

Aussitôt l'alarme donnée – « il s'en vient ! » – c'était la course effrénée pour enfiler les manteaux, les bottes et les mitaines, sans compter les longues crémones, car nous ne disposions que de quelques minutes pour nous rendre au chemin. « Monsieur Therrien attendra pas » répétait à chaque fois ma mère qui trouvait que nous prenions un peu trop de temps à son goût. Le chemin vallonné me paraissait bien long à 6 ou 7 ans. Avec mes grosses bottes j'enfonçais au-dessus des genoux dans la neige à peine tapée. En réalité, nous disposions d'un bon 10 à 15 minutes, le temps que monsieur Therrien se rende chez Germain Vallières et en revienne. Et la maison n'était qu'à quelques centaines de pieds du chemin.

Mais, tout est toujours plus long et plus gros lorsqu'on a 6 ou 7 ans !

À l'époque, en 1952 ou 1953, la municipalité n'entretenait pas les chemins des rangs durant l'hiver. Sur semaine, il fallait beaucoup d'endurance, même pour les plus grands, avec la neige aux fesses, pour aller à l'école du rang située à près d'un mille de notre maison. Mais, contrairement à mon meilleur chum, Désiré, j'aimais l'école et, en plus, je trouvais mes maîtresses bien fines.

Le dimanche, c'était spécial. La messe servait de prétexte à une promenade en B-12, le fameux Bombardier à douze places dont monsieur Therrien s'était porté acquéreur pour véhiculer les résidents « de la banlieue » et faire le transport d'écoliers en hiver. On ne savait pas exactement le nom de cet engin que nulle bordée de neige ni aucun amoncellement de glace, si haut et si dur fut-il, ne pouvait arrêter. Mais, peu importe son nom, chacun des voyages me procurait cette sensation de voler au-dessus des gros bancs de neige, enveloppé par un immense nuage de poudrerie qui jaillissait de chaque côté de cette voiture. Il faut dire que le B-12 ressemblait beaucoup à un avion avec ses formes arrondies et ses petits hublots. Bien emmitouflés dans nos gros manteaux d'hiver, avec la chaleur dégagée par nos voisins et celle du véhicule, rien ne pouvait interrompre notre conquête de l'espace blanc qui se déroulait à l'infini devant nous. Quel contraste avec les voyages en traîneau, tiré par notre fidèle jument blanche Neillie.

On s'entassait à 12 ou à 15 dans cette grosse motoneige sur patins de monsieur Therrien. Lorsque j'embarquais avec mes sœurs Jeanne-Mance et Lorraine (plus rarement ma mère, qui avait pris en grippe l'un des passagers parce qu'il avait dit un jour qu'elle prenait deux places avec son gros manteau de chat sauvage), les Vallières, les Gagnon et les Bilodeau y étaient déjà, les uns à l'avant, les autres, bien au fond à l'arrière. Les bancs faisaient le tour de la cabine, de sorte que tous se faisaient face, ou presque. Mes sœurs et moi aimions nous asseoir près de monsieur Bilodeau, toujours gentil lorsqu'il venait chez nous. En fait, plus souvent qu'autrement, j'alternais avec ma seconde sœur afin de respecter les quotas familiaux.

Parfois, un ou deux Lagrange d'en face, et ensuite les Provencher et Siméon Lagrange, se joignaient à nous. Puis, d'autres Vallières, et finalement Julien Bédard et sa femme qui riait tout le temps. Certains dimanches, Jean-Thomas, notre voisin de droite au rang 4, Fernande (la femme du Das) et Madame Émile Lagrange (je n'ai jamais su son prénom) nous accompagnaient. Une fois le voyage complet, monsieur Therrien, remplacé quelques fois par son fils Henri, filait jusqu'au village.

À l'église, le chanoine Halde, qui n'était pas encore Monseigneur, était bien content de voir toute cette dévotion de la part de ses ouailles, venues d'aussi loin pour entendre la messe du dimanche. Je me serais bien gardé, si j'avais été en âge de le faire, de lui dire que c'était beaucoup plus les excursions à travers les nuages de neige qui m'incitaient à autant de dévotion. Peut-être un peu aussi le doux plaisir d'espérer voir Laurette, celle que je considérais comme ma blonde, sans jamais oser le lui avouer.

Ces choses-là ne se disent pas lorsqu'on a 6 ou 7 ans !

Je ne sais trop pourquoi, mais je me souviens moins du retour après la messe. Peut-être que la sensation d'aventure était dissipée, ou que la messe trop longue m'avait épuisé...

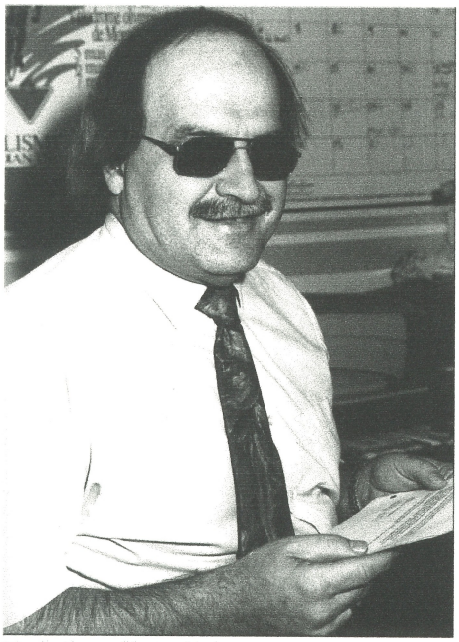
J'étais un assidu des messes du dimanche et la pire punition que pouvait m'infliger ma mère, lorsque j'avais fait un mauvais coup (à part d'embrasser ma sœur Lorraine), c'était de me priver de la promenade hebdomadaire en B-12. Aujourd'hui ma sœur me rappelle parfois que j'avais du caractère à l'époque et que je refusais, semble-t-il, d'aller à la messe lorsque ma mère ne voulait pas que j'étrenne tout de suite mon manteau neuf ou mes dernières mitaines. Je piquais alors une de ces colères (ma sœur dit que je boudais, mais ce n'est pas vrai !) jusqu'à ce que j'obtienne gain de cause. Assez souvent, cela fonctionnait. Il faut dire que j'avais beau jeu. Mes frères et mon père étaient partis travailler au chantier après avoir pris des arrangements pour que nous puissions aller à la messe, tous les dimanches, comme pour se faire pardonner de nous laisser seuls pendant tout un long hiver. De son côté, mon frère Yvon, qui était trop jeune à l'époque pour les suivre, avait mieux à faire que de se mêler de mes sautes d'humeur ou de perdre son temps à se promener en B-12 le dimanche. Je dois dire qu'il s'est quand même laissé convaincre, à une couple de reprises, d'embarquer dans le gros patin géant.

Les voyages en B-12 ont dû durer deux ou trois hivers, peut-être plus, je ne sais plus. Ce que je sais, c'est que j'en ai quelque peu voulu secrètement à Charlemagne Gobeil (un bon ami de mon père), lorsqu'il a obtenu le contrat pour ouvrir les chemins des rangs avec son immense charrue qui faisait des murs de neige si hauts qu'on ne voyait plus les maisons du rang d'en face, sauf la petite fumée qui s'évadait de la cheminée.

Finie pour moi la griserie des voyages dominicaux jusqu'au village avec ce conquérant des neiges.

À 6 ou 7 ans, les progrès de la science viennent souvent détruire les rêves qu'on entretient au fond de notre cœur !

Photo : À l'époque des voyages en B-12, à 6 ou 7 ans, ma sœur Lorraine et moi étions inséparables, été comme hiver.



Léandre Normand (aujourd'hui).

BIOGRAPHIE

Léandre Normand

Léandre Normand est journaliste et promoteur d'événements. Il est né à Palmarolle en 1946 où il a fréquenté l'école des rangs 4 et 5 et ensuite l'école du village jusqu'à la 9e année. Il suit ensuite son cours secondaire à l'école Saint-André de La Sarre, son cours collégial au Collège d'Amos pour l'obtention d'un baccalauréat-ès-arts, option lettres, plus tard complété par un certificat en information et journalisme à l'Université de Montréal. Il a aussi participé à un stage de journalisme, en France, avec l'Office franco-québécois pour la jeunesse, avant d'agir comme initiateur et chef de groupe en organisation de compétitions cyclistes.

Au plan professionnel, il a œuvré une dizaine d'années à l'Echo abitibien, d'abord comme chroniqueur sportif, puis comme directeur des pages sportives, en plus d'être responsable du bureau d'Amos, avant de devenir directeur des sports au Journal du Nord-Ouest, quotidien lancé par Québécor en 1977. Par la suite, il fut successivement conseiller en information à la Société des sports du Québec, directeur régional de Radio-Québec en Abitibi-Témiscamingue et attaché de presse du ministre Bernard Landry. Il est maintenant journaliste pigiste et contractuel en gestion et en organisation d'événements depuis une quinzaine d'années.

À ce titre, il a été coordonnateur de la Classique cycliste de Montréal pendant deux ans, coordonnateur des Prix de la presse sportive et directeur général de l'Association de la presse sportive du Québec pendant huit ans, du Défi Canadian Tire au vélodrome olympique et du Panthéon des sports du Québec pendant trois ans. Depuis 1996, il est promoteur et co-actionnaire de l'International des collectionneurs qui présente annuellement deux importants salons pour collectionneurs à Montréal.

Au plan journalistique, il collabore régulièrement à diverses publications, comme le Livre de l'année de Grolier, ainsi qu'à plusieurs revues et magazines spécialisés en sport et dans le domaine des collections. Il a aussi rédigé une quinzaine de guides de travail et autres documents du genre, en plus de créer deux quotidiens spécifiques à des événements majeurs.

Fondateur du Tour de l'Abitibi, il en fut l'organisateur et ensuite le directeur général pendant dix ans. Il continue d'ailleurs d'y apporter sa collaboration chaque année. Auteur de deux livres sur le Tour - *La route des champions* et *Le livre des records* - il fut aussi président du Tournoi Midget d'Amos pendant trois ans, directeur de l'information aux Jeux du Québec à Amos, responsable de l'information de la Mission du Québec aux Jeux du Québec à Brandon, au Manitoba, administrateur et président de la Fédération cycliste du Québec pendant trois ans et, plus tard, coordonnateur du comité de défense du vélodrome. Il réside maintenant à Montréal.



Souvenirs d'enfance...

Roch Paradis

LE MAGASIN, LE PONT ET LA RIVIÈRE POUR HORIZON

On me pardonnera de débuter avec le rappel d'un souvenir bien cruel, celui de la mort de mon père, Adolphe Paradis. Aîné d'une famille de quatre enfants, j'avais 5 ans et demi à son décès. Cet événement, survenu en 1930, allait précipiter la jeune famille dans la douleur, l'inquiétude et l'insécurité. Cependant, peu de temps après, ma mère, Ida Morissette, animée par son courage, son expérience et sa persévérance, sut rassembler ses proches et, avec le support de ses frères et sœurs et de fidèles collaborateurs, a continué à développer le commerce qui allait assurer l'avenir de sa famille.

Mon premier souvenir remonte à 1924 : nous sommes au mois d'août, la « cigogne », ou peut-être bien la « sauvagesse », presse ma mère de se rapprocher du médecin au cas où sa présence serait nécessaire pour assurer la naissance normale de son premier bébé. Le voyage vers La Sarre, par voie d'eau, s'effectue pour l'aller, dans le sein de ma mère et, pour le retour, dans ses bras. La mémoire ne me permet pas de préciser si je suis né à La Sarre, mais c'est à Palmarolle que j'ai retrouvé mon berceau !

Les premiers pas, les promenades en voiture hippomobile, hiver et été, le va-et-vient des clients au magasin, autant de souvenirs plus ou moins précis. Alors que j'étais enfant, l'apprentissage de la conduite automobile nous entraîna, mon père et moi, dans une glissade vers la rivière. La voiture s'arrêta, les roues arrière baignant dans l'eau. Des chevaux robustes, appartenant à la famille Joseph Nicol, je crois, réussirent à sortir la Ford de sa fâcheuse position, sous les yeux des deux passagers encore tout blancs de peur !

Un jeu que nous pratiquions au retour de l'école consistait à monter sur le parapet du pont et à sauter dans la neige accumulée dans la pente de la rivière, et rendue fondante par le soleil du printemps. Un jour, mon voisin et ami Gabriel Bernier, qui sautait toujours le premier et de très haut, s'enlisa jusqu'au cou. Malgré tous ses efforts et les miens, il fut impossible de l'extirper de son trou. Il me dit alors : « Va chez vous chercher une pelle, et surtout ne dis rien à mes parents ! » Je me précipite vers le magasin, mais ma mère, très occupée, m'interdit de sortir la pelle... Je reviens vers Gabriel qui, perdant patience, me dit : « Contourne la maison, va dans la grange et rapporte-moi la "pelle à écurer". » C'est avec cet instrument couvert de plaques de fumier durci que j'ai réussi à dégager mon ami, tout en colorant la neige autour de lui et en l'enivrant du parfum de printemps dégagé de la pelle. Ce fut notre dernier saut de la saison !

Pendant l'hiver, il m'arrivait d'aller chez madame Lapointe avec un traîneau tiré par mon chien Bob, afin de prendre livraison de notre provision quotidienne de lait. Lorsqu'il faisait froid, elle m'invitait à entrer dans la maison et prenait bien soin de réchauffer mes vêtements. Au retour, après avoir déposé les pintes de lait à la maison, je prenais mon sac d'école et je poursuivais ma route avec le chien qui revenait sagement seul à la maison prendre son déjeuner !

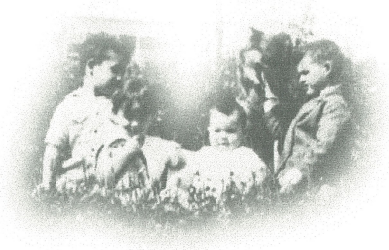
Photo : De gauche à droite, Benoît, Gisèle, Gilles, Roch et le chien Bob.

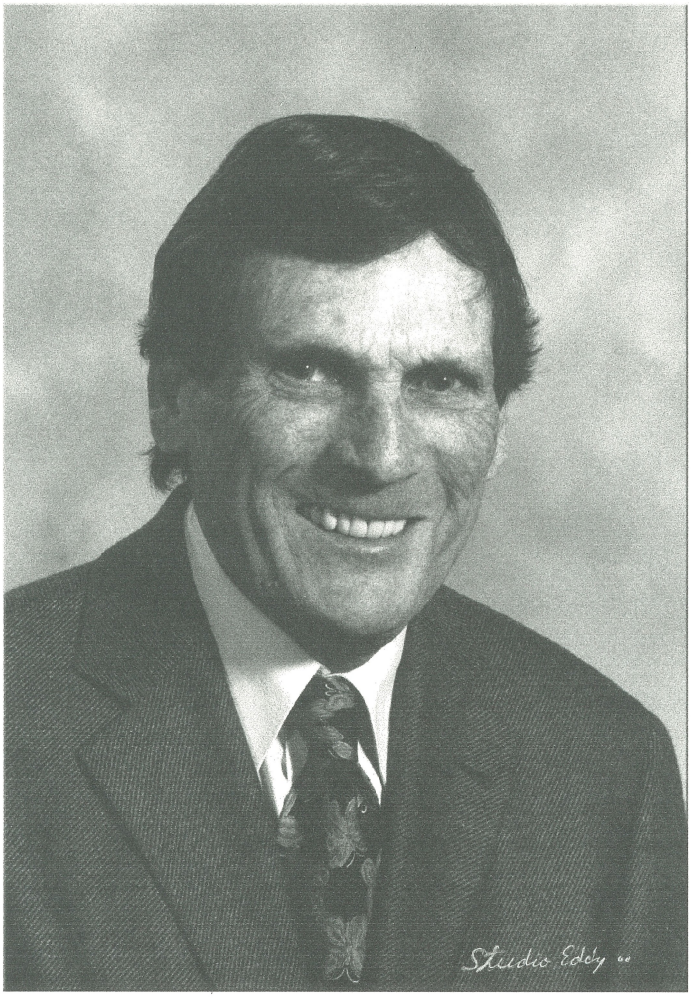
On nous demandait parfois de recouvrir de neige fraîche la chaussée de bois du pont couvert pour permettre aux attelages de chevaux traînant des charges lourdes de le franchir plus facilement. Nous étions bien récompensés de ces petits services ! Ainsi, nos activités domestiques, scolaires ou récréatives se déroulaient dans un périmètre bien délimité, à proximité du magasin, du pont et de la rivière.

Un jour, l'oncle Aurèle, aidé de son ami Antoine Fortin, procède à la construction d'un court de croquet près du magasin. Ce jeu devient vite un passe-temps apprécié des villageois et on aperçoit même Antoine très empressé à initier Ida à ce jeu passionnant ! Ce sera le début d'une fréquentation qui plaira aux enfants et leur donnera espoir de voir un jour leur mère partager sa vie avec l'homme qui devait gagner son cœur. Le mariage eu lieu le 14 août 1936 et j'ai eu le plaisir d'être servant de messe pour l'occasion. Peu après, je partais pour le Collège de Lévis, afin d'entreprendre des études qui devaient me préparer à prendre la succession de ma mère au magasin. Pendant ces années d'éloignement, la famille s'est enrichie de deux enfants Fortin - Marielle et Guy - et nous sommes demeurés une famille très unie grâce à la générosité de nos deux parents.

Quand j'étais pensionnaire au collège, l'un des moments les plus heureux de l'époque était le retour pour les vacances de Noël. Le trajet par train durait une vingtaine d'heures et, en vertu du facteur éloignement, je partais en vacances une journée avant les autres. J'arrivais donc à La Sarre, le 23 décembre, et ma plus grande hâte était de retrouver le grand traîneau double portant une cabane chauffée. Une fois les sacs de « malle » récupérés au bureau de poste, nous prenions la route de Palmarolle et, tout en dégustant les friandises soigneusement préparées par maman, nous laissions les chevaux s'engager sur le chemin du retour sans les déranger dans leur rythme. Ce n'est qu'à l'approche du village qu'ils manifestaient un peu de nervosité, c'était bientôt leur tour de boire et manger un peu ! Cette belle randonnée se terminait, on l'imagine, par une joyeuse et chaleureuse réception !

Le magasin général, jumelé au bureau de poste, offrait un lieu de rencontre apprécié des villageois, si bien que la fréquentation de cette famille élargie au fil des ans et des retours, m'a donné le goût de participer au développement de ce beau coin de pays. En 1976, à la demande de ma mère, j'ai accepté de veiller à la mise en valeur de ses terrains en bordure du village. Des travaux de sylviculture ont permis de créer une petite forêt expérimentale et récréative. Ce patrimoine collectif, hommage aux courageux pionniers de Palmarolle, rappellera de bien beaux souvenirs à tous les généreux bénévoles qui ont participé à sa réalisation.





Roch Paradis (2000).

BIOGRAPHIE

Roch Paradis

Fils de Ida Morissette et d'Adolphe Paradis, Roch est né à La Sarre le 17 août 1924. Il est l'aîné de la famille. Après des études primaires à Palmarolle, où ses parents tenaient la poste et le magasin général, il poursuit ses études classiques au Collège de Lévis, puis à l'Université de Montréal, d'où il sort diplômé en chirurgie dentaire en 1950.

Durant les vacances d'été, Roch travaille en géologie, comme aide-ingénieur ou aide-arpenteur, à la mine Beattie de Duparquet, au ministère des Mines et à la ville de Rouyn.

Il a pratiqué la médecine dentaire à Rouyn-Noranda de 1950 à 1995. Ses autres activités professionnelles sont :

Président fondateur, Société dentaire de l'Abitibi-Témiscamingue - 1951.
Administrateur, Ordre des dentistes du Québec - 1960-1992.
Conférencier, Société dentaire de Lisbonne, Portugal - 1961.
Directeur des Services dentaires, Centre Hospitalier de Rouyn-Noranda - 1968-1990.
Délégué du Comité organisateur, Jeux Olympiques d'Innsbruck - 1974.

Dentiste-chef, Jeux Olympiques de Montréal - 1976.
Permis de pratique, Région des Territoires du Nord-Ouest du Canada,
services rendus chez les Inuits - 1977.
Certificat d'études en Implantologie, Hôpital Lariboisière, Paris - 1970.
Membre de l'Académie de Prosthodontie -1980.
Membre de la Fédération dentaire internationale - 1978
Fellow de l'Académie internationale des Sciences dentaires - 1987.
Fellow fondateur de l'Académie dentaire du Québec - 1993.

Au-delà de la pratique professionnelle, Roch aime l'engagement social et humanitaire :

Président, Chambre de Commerce des jeunes - 1952.
Président, Club Richelieu, Rouyn, 1961.
Président fondateur, Témabex Inc., Ateliers protégés pour travailleurs handicapés - 1967-1982.
Membre de la Chambre de Commerce régionale Rouyn-Noranda.
Président de la Fondation de recherche et de développement de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue.

Dans le cadre du 75ème anniversaire de Palmarolle, il publie un livre intitulé *Une forêt en héritage* aux Éditions Francine Breton. Ses propos ont été recueillis par Paule L. Boileau.

Aujourd'hui à la retraite, Roch peut s'adonner à sa passion pour la bonne chère et les bons vins, sans oublier ses nombreuses activités artistiques et sportives.



Souvenirs d'enfance...

Ghislain Théberge

PALMAROLLE, BIEN VIVANT EN MOI

Mon chez-moi du rang 10 de Palmarolle est toujours demeuré bien présent en moi, bien que j'en sois parti à l'âge du collège et que j'aie vécu à Berthierville, à Rouyn, à Amos, à Ottawa, à Shilo, à Chicoutimi, à Hull, à Montréal et à Québec.

En réfléchissant sur l'anecdote à raconter, je me suis mis à rêver.

J'ai revu mon père Welley à la beurrerie du village, disant à monsieur Forgue du rang 6 que son beurre était excellent, surtout depuis que sa fille, Fernande, enseignait au rang 10. Elle était ma maîtresse de troisième année. Je me souviens surtout de son ami Jean-Paul Pelletier. Il m'impressionnait à l'église. Il revenait de communier les yeux fermés et arrêtait à son banc près du nôtre sans jamais se tromper. J'étais intrigué autant que le curé Halde m'intriguait lorsqu'il passait la quête les yeux fermés; il les ouvrait toujours les fois où je n'avais que des sous noirs !

J'ai entendu ma mère Marie dire à madame Stanislas Pelletier que son tissu à la verge était très beau et, moyennant une réduction du prix de vente, elle pourrait, avec les retailles, faire une belle petite robe à sa fille Fabiola. En classe, j'ai toujours remarqué la robe de Fabiola. Malheureusement, je n'ai toujours vu que son uniforme « jumper bleu foncé » des Sœurs de l'Assomption.

Je me suis revu assis à la table avec mes six frères et six sœurs. Tous semblaient avoir des choses importantes à raconter alors que la journée était, me semble-t-il, comme celle d'hier. Il faut croire que celle d'hier débordait d'activités. Eh oui, nous avions été aux bleuets dans la côte à Ernest Poliquin alors que Paul-Aimé Tremblay, l'aîné de la famille de Patrice Tremblay, disait que c'était leur « talle ». Pour moi, je ne comprenais pas pourquoi se disputer à savoir à qui appartenait la place. Ce que je souhaitais, c'était que l'une des jumelles Tremblay - Édith - soit près de moi et que, de temps à autre, on se regarde, me donnant ainsi le prétexte de manger des bleuets et pas seulement d'en cueillir. En effet, la regardant manger à pleines mains et avec un sourire de satisfaction, ça m'enlevait mes remords de ne pas tout mettre dans mon panier.

J'ai ressenti une émotion triste lorsque je me suis revu en 7e année dans la classe de l'école du village. J'étais assis à mon pupitre, entre Fernande Asselin et Louisa Fortier, deux filles que j'aimais et pour lesquelles mon cœur de jeune adolescent balançait, lorsque, tout à coup, notre maîtresse - la sœur Saint-Espérance - lança : « Ce n'est pas un âge pour parler d'amour ». J'ai fait un saut ! J'étais dans la lune !

Photo : Emmanuel, Edith, Joana, Marcellin et Ghislain.

Je réfléchissais justement sur le choix que je devrais faire de laquelle, Fernande ou Louisa, je devrais inviter pour inscrire le pointage lors de la récréation. Je lève la tête, je rougis. Je vois la sœur, les yeux perçants, l'air fâché, tenant un cahier noir dans ses mains. D'une voix forte, elle dit : « Un titre, Deux sous le même parapluie, penses-tu, Louisa, que c'est raisonnable pour une fille de ton âge ? » Mon cœur battait à un rythme fou. Je me sentais mal. J'aimais cette maîtresse. Je ne comprenais pas sa fureur. Je me sentais lié amoureusement à ce qui se passait, sans savoir ce qui se passait. « Louisa, viens ici en avant de la classe », ordonna-t-elle.

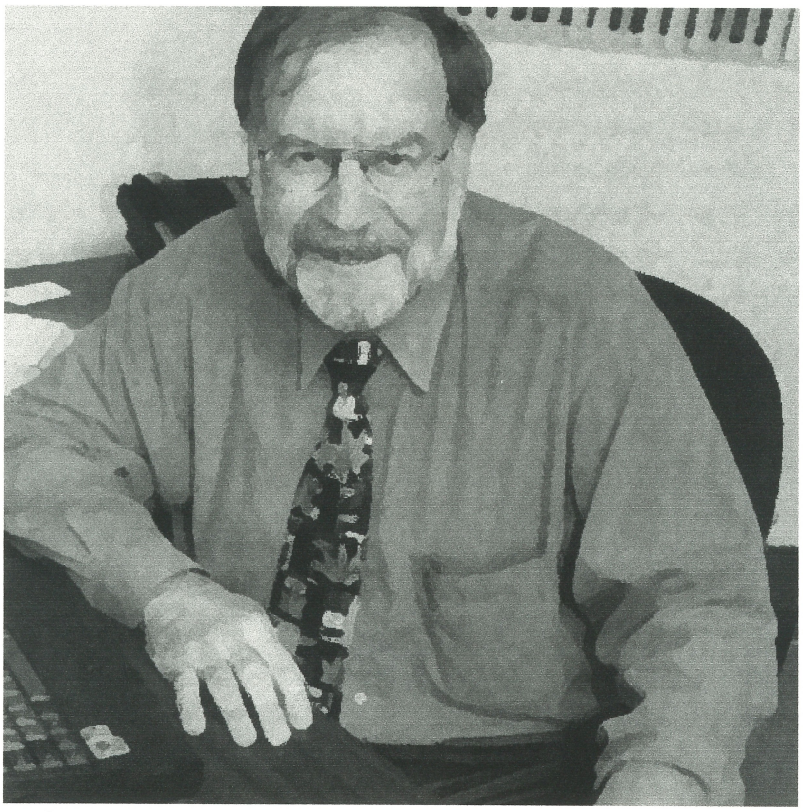
C'est Louisa Nicol qui se leva. Quel soulagement ! Elle marcha timidement vers la sœur qui raidissait son dos et portait ses épaules vers l'arrière. Ça lui donnait quelques centimètres de plus, car même avec sa coiffe religieuse, elle n'était pas grande.

« J'ai trouvé ce cahier dans ton bureau. Tu écris une histoire d'amour ! C'est affreux, pour une fille de ton âge d'avoir trouvé un titre comme Deux sous le même parapluie. Épouvantable ! Je veux que tu déchires ce cahier immédiatement ». Mon âme était également déchirée entre une maîtresse que j'aimais et une amie de classe que je trouvais bien correcte. Plus encore, moi qui étais faible en français, j'avais une admiration pour elle qui était capable d'écrire, et même d'écrire un livre ! En sanglots, Louisa déchira le cahier. Je n'ai pas compris mais j'ai eu mal pour elle. Je voulais demander à la maîtresse le pourquoi de cette scène... je n'ai pas osé !

Aujourd'hui, j'ose écrire quelques mots dans le livre de Louisa et j'en suis fier.

Palmarolle, c'est un lieu qui m'a toujours suivi. Que de réflexions autant de ma vie familiale, sociale ou de travail sont venus de toi et m'ont ramené à toi.





Ghislain Théberge

BIOGRAPHIE

Ghislain Théberge

Ghislain Théberge du rang 10 de Palmarolle, est le fils de Welley et Marie Fortin aujourd'hui décédés. Ses sœurs et frères sont : Yvette (La Sarre), Anita (La Sarre), Aline (Rouyn), Édeyenne (Ottawa), Sylvain (Victoriaville), Yvon (La Sarre), Emmanuel (Toronto), Édith (Montréal), Yaona (Montréal), Marcellin (La Sarre), Éliane (Val-David) et Clément (Drummondville).

Ghislain Théberge est président directeur général de CO_2 Solution inc., entreprise située dans la Capitale nationale, à Québec, et qui développe des équipements de recyclage du CO_2 pour combattre les gaz à effet de serre. Il fut président de Recyc-Québec et aussi président fondateur de Précitech, entreprise en métallurgie des poudres. De plus, il a été sous-ministre au ministère de l'Environnement et au ministère de l'Industrie et du Commerce du Québec, après avoir été directeur général des Terres pour Environnement Canada. Il a également exercé différentes fonctions dans le secteur privé, notamment à titre de vice-président de Venmar et de président de Humacom Inc.



Souvenirs d'enfance...

Cécile Turcotte

CELSIUS ÉGAL FAHRENHEIT À - 40

Le froid qui régissait nos vies, ce froid qui a laissé une trace indélébile dans mes souvenirs, ce froid qui a marqué ma mémoire de son empreinte, ces chiffres, -40 degrés Celsius, -40 degrés Fahrenheit - c'est pareil - qui ont façonné le temps de mon enfance, voilà l'élément majeur de mes souvenirs. C'est le plus angoissant, mais aussi le plus beau de mes souvenirs. Le froid, c'était ce gros méchant dont il fallait se défendre à cœur de jour. Nous n'avions pas trop de tout le reste de l'année pour nous préparer à affronter cet ennemi implacable.

Toutes nos activités étaient programmées par ce charmeur dangereux et invisible qui savait faire naître ces magnifiques aurores boréales. Je m'ennuie parfois de ces arcs lumineux d'où s'échappaient des jets de lumière qui, les soirs d'hiver à -40 degrés, fusant dans l'espace et épousant la courbure du ciel, avaient l'apparence d'un dôme de lumière surplombant le paysage blanc et plat de Palmarolle. L'image même de la toundra.

Je me souviens de ces longues soirées d'hiver où ma mère, les autres mamans et les grandes sœurs cousaient, tricotaient ou tissaient pour permettre à leur famille de passer l'hiver au chaud. J'aimais bien ces « soirées de catalognes » ou ces « corvées de découpage de vieux tissus » au cours desquelles ma mère, mes tantes, les voisines et autres madames unissaient leurs connaissances pour régler les problèmes de tout un chacun et même ceux de la paroisse. À l'occasion de ces activités de groupe, la dame de la maison et ses filles aînées, en plus d'y participer, ne prenaient pas congé de leurs tâches habituelles comme de s'occuper des plus jeunes, de veiller à l'exercice des devoirs et des leçons en plus de préparer et de servir aux « invitées » les gâteaux, le pain de ménage et les cretons.

Photo : Maman et moi

Habituellement, même en hiver, c'est à pied que je parcourais le mille qui nous séparait de l'école primaire du rang 7, mais les journées de très grand froid aux alentours de -40 degrés Celsius, -40 degrés Fahrenheit, c'était monsieur Plante ou monsieur Forgues qui venaient nous reconduire, les autres enfants et moi. Ingénieux, ils avaient équipé leur traîneau tiré par un cheval d'une cabane et d'un petit poêle à bois qui réchauffait les occupants, au nombre de 10 à 12, et dont la cheminée laissait comme une trace de notre passage, une traînée blanche dans le ciel bleu. Papa, quant à lui, gardait un capot de chat dans sa sleigh à patins, ce qui lui permettait d'aller faire les courses urgentes, comme aller au village téléphoner au docteur Bernier.

Je vois encore apparaître, au loin dans le rang 7 en provenance du village, le « Bombardier » du docteur Bernier. C'était presque toujours pour des accouchements. Jour et nuit, même par -40 degrés Celsius, -40 degrés Fahrenheit, il réussissait presque toujours à arriver à temps pour mettre au monde les nouveaux venus avec l'assistance de madame Forgues, sage-femme et grande amie de maman. Durant mon enfance à Palmarolle, j'ai été témoin de ces accouchements à répétition, lesquels apportaient tous ces beaux bébés avec leurs cortèges d'urgences, de souffrances et de couches à laver. Ces enfants bien vivants aujourd'hui pourraient sûrement rendre hommage au docteur Bernier, ainsi qu'à madame Forgues.

En revivant cette période vécue à travers mes yeux d'enfant, les bancs de neige me semblent bien hauts et le froid vraiment très froid. Ne disions-nous pas que nous fumions, lorsqu'expiré de nos poumons l'air se transformait aussitôt en fumée blanche. C'était euphorisant ce froid qui nous envahissait sans que nous en prenions vraiment conscience. Même la crémone dont nous recouvrions notre visage ne nous garantissait pas contre les engelures aux joues ou aux oreilles. Les mains et les pieds n'étaient pas non plus à l'abri. Je me souviens de toutes les tuques, les mitaines, les crémones, les bas de laine et les manteaux qu'il fallait faire sécher quand les petites sœurs et les petits frères rentraient après être allés jouer dehors.

Heureusement qu'il y avait le feu que maman et papa entretenaient avec de grosses bûches coupées par prévoyance longtemps avant l'hiver. Comme dans la fable de La Cigale et la Fourmi de La Fontaine, nous devions tout avoir prévu au cours des autres saisons, fruits et légumes cueillis pour les confitures et les conserves, blé, avoine et foin récoltés pour les animaux, bois pour le chauffage.

En plus d'être prévoyants - par la force des choses - les pères et mères dont j'ai souvenance étaient des gens forts et courageux qui n'hésitaient jamais à s'entraider, d'où une sorte d'assurance tous risques pour nous. Nous marchons ainsi dans leur sillon...





Cécile Turcotte (2001).

BIOGRAPHIE

Cécile Turcotte

C'est sur la ferme des rangs 6 et 7 Est que demeure Cécile, fille de Sauveur Turcotte et de Rosalia Lemieux au moment où elle fréquente l'école de Palmarolle. Elle quitte bientôt le village pour d'autres cieux. Après des études collégiales au Cégep de Sainte-Foy, elle se dirige vers l'Université Laval pour un bac en arts visuels qui demeure inachevé...

Travaillant en qualité d'adjointe administrative dans une étude légale, Cécile devient membre de l'exécutif national et vice-présidente de l'Association des collaboratrices et partenaires en affaires. En parallèle, elle continue dans le domaine artistique et monte quelques expositions personnelles et collectives.

« Comme toute réalisation humaine n'est jamais entièrement achevée, mon travail souffre volontairement de ce manque de finition, explique-t-elle. Ceci permet au "regardeur", cherchant sa vérité, de pénétrer dans ces intérieurs privilégiés composés par des vides, des absences, des séparations, des brisures où rien n'est statique ni prisonnier du temps, pour en dégager sa pensée, tel un rêve de la réalité, le naturel de l'artificiel, l'absence de la présence, ainsi que pour capter le non-manifesté dans le manifesté. Il peut ainsi cerner le Rien où les choses se transforment et apparaissent ».



Souvenirs d'enfance...

Rogatien Vachon

D'UNE PATINOIRE À L'AUTRE

Lorsque je revois le jardin de mon enfance, mes pensées se bousculent et d'agréables souvenirs me reviennent en mémoire. Je voudrais vous faire partager ici quelques-unes des anecdotes qui ont particulièrement marqué mes jeunes années.

À cette époque, les hivers de Palmarolle étaient plutôt longs et rigoureux. Mais ce froid sibérien ne nous empêchait pas de pratiquer notre sport préféré : le hockey. À chaque fin de semaine, mes frères ainsi que mes chers cousins, partions habillés de nos vêtements de hockey, patins et bâtons sur les épaules, suffisamment motivés pour marcher les deux milles qui séparaient le rang 4 de la patinoire paroissiale. Je n'avais pas plus de 7 ans lorsque j'ai commencé à me passionner pour ce sport. Arrivés sur la patinoire ouverte, il était fréquent de devoir déblayer la surface glacée, suite à une bonne « bordée de neige » reçue la veille. Nous passions des heures sur la patinoire à pratiquer de nouvelles habiletés. Comme j'étais le plus jeune et le plus petit, on m'a vite convaincu que ma place était dans le filet, les autres positions étant trop dangereuses pour un petit gars comme moi. J'eus beau m'objecter, pleurer de mes larmes d'enfant, quelqu'un devait garder les buts et c'était moi ! Les heures passaient et nous étions toujours sur la glace, oubliant même de manger et de mettre au chaud nos pieds et nos oreilles congelés. Et c'est complètement épuisés, morts de fatigue, que nous entreprenions la pénible marche vers la maison. Nos pas devenaient de plus en plus lourds ; dans un silence presque total, nous préférions rêvasser et comparer nos performances de l'après-midi à celles de notre idole du Canadien.

Sur la ferme, la nourriture était abondante certes, mais nous vivions modestement, presque sans argent. Il fallait s'organiser par nos propres moyens pour acheter, soit un morceau d'équipement devenu inutilisable, soit un bâton déjà généreusement garni de colle et jugé irréparable. Donc, pour me procurer un peu d'argent, j'avais trouvé une activité intéressante : la trappe aux lièvres. Chaque matin, durant l'hiver, après avoir « fait le train », je mettais mes raquettes et je m'avançais dans la forêt endormie pour vérifier un par un mes collets posés la veille. Je m'émerveillais, avec mes yeux d'enfant, d'y découvrir cinq ou six petites bêtes déjà raidies par la nuit froide. En route vers l'école du village, l'autobus s'arrêtait en face du magasin général et j'en profitais pour vendre mon butin du jour. Quelle joie et quelle fierté je ressentais en procédant au choix de mon bâton préféré !

Photo : En présence du petit Rogatien, de gauche à droite : ses frères , Gérald et Anicet et ses cousins, Donia et Ghislain.

Nous pratiquions notre sport national sept jours par semaine. En plus de jouer au village avec les grands, mes frères, mes cousins et moi préparions une petite patinoire sur la ferme. Tous les jours, nous arrosions pour avoir une belle surface glacée. Hélas, nous étions loin d'imaginer qu'à chaque arrosage nous vidions le puits de la maison, ce qui nous occasionnait - je ne sais pourquoi - quelques remontrances de la part de maman !

Durant la saison estivale, la chaleur et l'absence de neige ne nous empêchaient pas de continuer à jouer au hockey ! Mes frères et mes cousins avaient trouvé un bon truc pour que je puisse me pratiquer dans le filet. En effet, dans l'étable, nous utilisions le grand espace destiné à la distribution des moulées aux vaches comme terrain d'exercice. Comme mes coéquipiers ne contrôlaient pas vraiment leurs lancers, il était fréquent de voir partir la rondelle vers l'extérieur en laissant sa forme dans chaque vitre qu'elle traversait ! À la fin de l'été, lors d'une des visites de papa qui travaillait souvent à l'extérieur, je ne sais trop pourquoi, mais il a manifesté devant nous son grand mécontentement, tout en réparant les dix-sept vitres toutes atteintes du même défaut de manufacture : un trou en forme de rondelle !

Comme nous étions heureux durant ces agréables moments ! Jamais je ne pourrai oublier les événements qui ont marqué mon enfance ! La présence d'une belle famille unie, l'amitié de voisins merveilleux, la solidarité de tous ces gens généreux et toujours disponibles. Pour tout cela et pour bien d'autres choses encore, je ne manque jamais le rendez-vous annuel du tournoi de golf bénéfice au profit de l'aréna de Palmarolle. Comme j'aime me remémorer ces merveilleux souvenirs de mon enfance !





Sur la photo de gauche à droite : Gilles Vachon, André Trempe, Rogatien Vachon et Nathalie Provencher lors du tournoi de golf bénéfice au profit de l'aréna de Palmarolle en 1994

BIOGRAPHIE

Rogatien Vachon

Rogatien Vachon vit à Los Angeles depuis maintenant 30 ans. Il est marié à Nicole Blanchard et, ensemble, ils ont un fils, Nicolas, et deux filles, Jade et Marie-Joie. Présentement, il agit comme conseiller du président des Kings de Los Angeles, pour les projets spéciaux. Considéré comme l'un des meilleurs gardiens de but de la Ligue Nationale de hockey, il s'est illustré durant 16 saisons comme joueur actif et appartient depuis 28 ans à l'organisation des Kings.

C'est à Palmarolle que Rogatien Vachon, à l'âge de 12 ans, débute comme gardien de but pour les Braves, une équipe de calibre intermédiaire B, dirigée par son premier instructeur, Conrad Larouche.

En 1962, la famille de Joseph Vachon et de Lucia Bellavance déménage à Rouyn-Noranda. Rogie devient vite le gardien en titre des Éclairs de Rouyn, une équipe senior de haut calibre.

Gilles Laperrière, dépisteur pour le compte du Canadien de Montréal, lui fait signer son premier contrat professionnel. Il se rapporte au Canadien Junior en septembre 1965. Dès 1967, il est rappelé de Houston par le Canadien, pour remplacer Gump Worsley. Son jeu spectaculaire, ses réflexes ultra vifs et sa grande combativité, ont fait de lui l'idole des amateurs de hockey. Avec le Canadien, il a remporté trois coupes Stanley et mérité un trophée Vézina.

Après cinq ans dans l'équipe du Canadien, il est engagé par les Kings de Los Angeles. En 1976, alors qu'il s'alignait pour l'équipe du Canada contre l'Europe, il est nommé « joueur des séries », en allouant seulement 10 buts en sept parties. À la fin de sa carrière de gardien de but, les Kings se sont montrés reconnaissants et le 14 février 1985, il reçoit l'ultime honneur de voir son chandail n° 30 retiré et exposé au-dessus de la glace.

Lorsque les Kings changent de mains en 1995, le premier geste des nouveaux propriétaires est d'exprimer leur confiance à l'égard de Rogie en le nommant président. Il est le grand artisan de la planification et de la construction du Health South Training Centre of El Segundo. Il a occupé différents postes au sein de l'organisation : gardien de but, instructeur, directeur général, président. Sa vaste expérience dans le domaine du hockey, ses qualités d'humaniste, son souci de dépassement, font de lui un conseiller des plus recherchés.

Table des Matières

Palmarolle 1 page

Prologue et liste d'auteurs 1 page

Liste des photographies 1 page

Eliette AUBIN Le grand déménagement 2 pages Biographie 1 page

Louis BEAUDOIN Le tricycle et la liberté 1 page Biographie 1 page

Carmelle BEGIN L'orgue Casavant de l'église de Palmarolle 1page Biographie 1page

Monique BEGIN Comme un tableau de Bruegel 1 page Biographie 1 page

Raymond Marius BOUCHER Perdu dans l'espace 1 page Biographie 2 pages

Richard DUBE C'était hier à Palmarolle 3 pages Biographie 1 page

Vincent FORTIER La comédie humaine 2 pages Biographie 2 pages

Clément GODBOUT De la solidarité 1 page biographie 1 page

Lauraine GOULET Palmarolle à 10 ans,15 ans et 17 ans 1 page Biograohie 1 page

Ghislain HENAULT Journée d'été 2pages Biographie 1 page

Thérèse LAPOINTE Le poêle l'Islet 1 page Biographie 1 page

Anne Marie LEMIEUX Souvenirs de ma vie à Palmarolle 2 pages Biographie 1 page

Ginette NICOL L'art de la fête 1 page Biographie 1 page

Louisa NICOL Une leçon de Philosophie 1 page Biographie 1 page

Léandre NORMAND Voyage en B-12 2 pages Biographie 1 page

Roch PARADIS Le magasin, le pont et la rivière pour horizon 2 pages Biographie 2 pages

Ghislain THEBERGE Palmarolle bien vivant en moi 2 pages Biographie 1 page

Cécile TURCOTTE Celsuis égal Fahrenheit à -40 2 pages Biographie 1 page

Rogatien VACHON D'une patinoire à l'autre 2 pages Biographie 1 page

SOUVENIRS D'ENFANCE
À PALMAROLLE

Une idée originale de Louisa Nicol

Est édité sur papier Windsor & Newton 90 gr. Frangé 28 x 43 cm sur Epson 3000
À l'atelier Paul Simon
En 75 exemplaires
Dont 25 hors commerce seront remis aux participants

ÉLIETTE AUBIN

LOUIS BEAUDOIN

CARMELLE BÉGIN

MONIQUE BÉGIN

RAYMOND MARIUS BOUCHER

RICHARD DUBÉ

VINCENT FORTIER

CLÉMENT GODBOUT

LAURAINE GOULET

GHISLAIN HÉNAULT

THÉRÈSE LAPOINTE

ANNE-MARIE LEMIEUX

GINETTE NICOL

LOUISA NICOL

LÉANDRE NORMAND

ROCH PARADIS

GHISLAIN THÉBERGE

CÉCILE TURCOTTE

ROGATIEN VACHON

Mise en page : Robert Bernier
Composition : Gisèle Clermont
Photographies du village de Palmarolle: Louisa Nicol
Boîtier : Encadrex

Édition : Galerie Sang-Neuf Art
Palmarolle

Mai 2001

24/75